

L'APÔTRE



PAUL PEEL

RENCONTRE INATTENDUE

MAGAZINE CATHOLIQUE

Lecture pour tous, jeunes et vieux

TEXTE

Page		
281	— Notre revuc.	J.-ALBERT FOISY
282	— Charles de Foucauld.	IVANHOE CARON, ptre.
287	— Fleuves souterrains.	
288	— Vers la folie.	EDOD-V. LAVERGNE, ptre.
291	— La Basilique de Sainte-Anne de Beaupré.	J.-T. NADEAU, ptre.
299	— Un sermon original.	ERNEST LAMBOT, O. M. I.
301	— Chronique littéraire : La tragédie, la comédie et Molière.	FERDINAND BÉLANGER
303	— Le pâté de Lord Clayford.	
3 3	— Le plus rare des mammifères connus.	
304	— Éphémérides canadiennes : mars 1923.	
306	— Invention de mort anéantie.	
307	— La machine humaine : La glande thyroïde.	LE VIEUX DOCTEUR
308	— Les dangers physiologiques des courants électriques.	(<i>Le Fascinateur</i>)
311	— Cuisson des œufs.	(<i>La Cuisine à l'école primaire</i>)
312	— Les syndicats catholiques : Ce que le Pape en pense.	
315	— Pour s'amuser.	
316	— Les livres.	
316	— Le vent (<i>poésie</i>).	GUY DE VAUDREUIL
317	— L'héritier des ducs de Sailles (<i>feuilleton</i>).	M. DELLY

ILLUSTRATIONS

284	— Le père Charles de Foucauld.
287	— Les glaces sur le Saint-Laurent.
293	— La future Basilique de Sainte-Anne de Beaupré.
295	— Plan par terre de la Basilique de Sainte-Anne de Beaupré.
300	— Une relique des premiers jours du C. P. R.
304	— M. J.-E.-A. Dubuc.
304	— Feu l'abbé S. Richard.
305	— S. G. Mgr D. Rouleau, évêque-élu de Valleyfield.
310	— Le barrage Gouin, sur la rivière St-Maurice.
314	— Le vieux Québec.— Les Remparts près de la porte St-Jean.

RETAILLES

Deux livres de retailles de coton pour raccommodage, \$1, 5 liv. \$2, 10 liv. \$3, 25 liv. \$5. 1 liv. soie ou velours pour rapiècement, \$1, 2 liv., \$1.60, 3 liv. \$2. 1 liv. laine Fingering de qualité première toutes les, \$1.,

A. McCREERY & Cie, Importateurs
CHATHAM, ONTARIO

La Caisse d'Économie
de N.-D. de Québec.

BANQUE D'ÉPARGNE

SIÈGE SOCIAL :

21, RUE ST-JEAN, QUÉBEC.

Sept Succursales à Québec.

Deux Succursales à Lévis.

L'ÉPARGNE CONDUIT A LA FORTUNE.

Avez-vous besoin de

Livres à Feuilles Mobiles?

C'est notre spécialité

L'Action Sociale Ltée.103, rue Ste-Anne
QUÉBEC

LA HERNIE GUÉRIE

par les PLAPAO-PADS ADHESIF DE STUART signifie que vous pouvez jeter au loin les bandages douloureux, parce qu'ils sont faits pour guérir et non seulement pour retenir la hernie. Mais s'adaptant justement ils sont aussi un facteur important pour retenir des hernies qui ne se peuvent retenir par les bandages. PAS DE BOUCLES, COURROIES OU DE RESSORTS. Doux comme le velours, facile à appliquer, pas dispendieux. Action continue jour et nuit. Obtint grand prix à Paris et médaille d'or à Rome. Nous prouvons nos avancés en vous envoyant PLAPAO D'ESSAI et le livre de M. Stuart sur la hernie ABSOLUMENT GRATIS. N'envoyez pas d'argent. Ecrivez aujourd'hui à : PLAPAO Co., 2613, Stuart Bldg., St-Louis, Mo., E.-U.

AVANTAGES SPIRITUELS

Une messe est dite chaque semaine pour tous nos abonnés et pour les membres vivants et défunts de leur famille.

L'APÔTRE

PUBLICATION MENSUELLE

DE

L'ACTION SOCIALE CATHOLIQUE

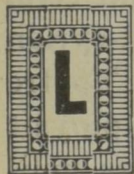
Rédaction et Administration: 103, rue Ste-Anne, Québec

VOLUME IV

QUÉBEC, AVRIL 1923

No 8

Notre Revue



A période qui commence va marquer dans l'histoire de notre revue.

Née dans l'humilité et la pauvreté, l'Apôtre marche de succès en succès. Son avenir est aujourd'hui assuré et il ne reste plus qu'à améliorer pour plaire au nombre sans cesse grandissant de ses amis.

Nous disons plus haut que la période qui commence va marquer dans l'histoire de la revue. C'est qu'un grand concours pour recruter des abonnements se prépare.

On a lu les annonces parues un peu partout ; on sait les prix alléchants qui seront donnés et les conditions extrêmement faciles pour les gagner.

Déjà des milliers de concurrents se sont inscrits et promettent de travailler ferme pour recueillir de nouveaux abonnés.

* * *

De toutes les revues qui paraissent actuellement, l'Apôtre est certainement appelé à devenir une des plus remarquables.

D'abord par la matière qu'elle donne à ses lecteurs. Il n'y a pas une page qui ne soit d'un intérêt quelconque aux lecteurs ; l'inédit occupe la principale partie de la revue, ce qui prouve le soin que son directeur met à assurer aux abonnés des articles écrits spécialement pour eux et adaptés à leurs besoins.

Les gravures sont nombreuses, et, prochainement, le résultat du concours va permettre à l'administration d'imprimer sur un papier de qualité supérieure ; avec cette amélioration, notre revue deviendra un article de luxe.

Le résumé des principaux événements du mois est précieux pour ceux qui veulent, à chaque instant de l'année, référer à tel ou tel fait qui a frappé mais dont on ne se rappelle plus la date ou les détails précis.

Enfin le feuilleton.

Nous avons commencé, il y a quelques mois, la publication d'un feuilleton, les premiers nous nous rendons compte de l'accroissement d'intérêt que provoquerait notre revue si nous pouvions publier le feuilleton entier en trois ou quatre livraisons.

Avec la fin du concours, nous sommes convaincus que nous pourrons ajouter quatre ou huit pages ce qui comblera cette lacune et rendra l'Apôtre réellement populaire.

* * *

Telle qu'elle est, notre revue plait ; tous les jours nous en recevons des preuves non équivoques dans les lettres nombreuses qui nous parviennent.

Avec les améliorations que nous allons y apporter elle plaira encore plus.

Cependant, nous comptons sur la bonne volonté et le dévouement des lecteurs pour effectuer ces améliorations. Le concours qui commence sera une excellente occasion pour tous nos lecteurs de contribuer à rendre notre revue plus parfaite et plus précieuse.

Il n'y a pas un seul lecteur qui ne puisse, dans le cours du mois, obtenir à notre revue un nouvel abonné. Avec le travail que tous les concurrents vont faire, un peu de bonne volonté chez nos amis ne manquerait pas de porter le nombre de nos abonnés à plus de 15,000.

C'est ce chiffre que nous voulons atteindre d'ici quelques semaines et la publication que nous donnons mérite un encouragement de cette

importance. Il est toujours temps, d'ailleurs, de prendre part au concours. Qu'on lise les conditions de ce concours paraissant dans une autre page de cette livraison et qu'on se mette au travail.

* * *

Les prix offerts suffisent à attirer les concurrents ; mais, le bien qu'on fera en contribuant à répandre cette revue vaut encore bien plus que tous les prix.

En répandant l'Apôtre on a la satisfaction de répandre une revue essentiellement catholique qui va, chaque mois, compléter le travail du bon journal. C'est la même œuvre qui se présente dans une tenue plus distinguée.

Le journal quotidien apporte au foyer, avec les informations courantes sur les faits, les événements, les marchés et les réclames, les arguments de lutte qui repoussent les attaques, établissent la vérité, confondent l'erreur et revendiquent le droit.

La revue, chaque mois, condense tout cela en un petit volume qu'on peut conserver pour référence, comme aide-mémoire ; elle expose aussi les vérités fondamentales qui forment la base de notre foi patriotique et religieuse ; elle donne des études littéraires et scientifiques qui éclairent l'intelligence et la nourrissent ; elle ouvre sur les œuvres sociales des horizons nouveaux et fait comprendre leur importance dans notre siècle de matérialisme et d'égoïsme.

L'Apôtre est une revue bien vivante. A l'heure où d'autres nées dans les dentelles et les rubans, présentées au public revêtues de soie et d'or, s'étiolent et meurent, la nôtre manifeste une vitalité de jour en jour plus grande et une vigueur qui fait bien augurer de l'avenir.

Nous comptons donc que tous les amis de l'Apôtre se donneront la main, au cours de ce mois, pour le mettre en mesure de remplir sa mission.

J.-Albert FOISY.

A LA CONSULTATION

— Je ne sais si je me trompe, docteur, mais il me semble que je perds la mémoire.

— Cela ne fait aucun doute, car vous oubliez depuis longtemps de régler ma note.

Charles de Foucauld

EXPLORATEUR DU MAROC.— ERMITE
AU SAHARA



EL est le titre d'un livre récemment paru et dans lequel M. René Bazin raconte la vie vraiment extraordinaire d'un français de notre temps.

Né à Strasbourg en 1858, Charles de Foucauld avait à peine six ans lorsque son père et sa mère moururent. Un vieil oncle se charge de son éducation. On l'envoie d'abord au lycée de Nancy, où après des études fort sommaires il entre à l'école de Saint-Cyr, Paris. Il ne fait pas mieux là qu'à Nancy. Le général Laperrine d'Hautpoul a écrit de lui : " Bien malin celui qui aurait deviné dans ce jeune saint-cyrien gourmand et sceptique, l'ascète et l'apôtre d'aujourd'hui. Lettré et artiste, il employait les loisirs que lui laissaient les exercices militaires à flâner, le crayon à la main, ou à se plonger dans la lecture des auteurs, latins et grecs. Quant à ses théories et à ses cours, il ne les regardait même pas, s'en remettant à sa bonne étoile pour ne pas être séché "

De Saint-Cyr, Charles passe, en 1878, à l'école de cavalerie de Saumur. Il achève de perdre le peu de foi qui lui restait, et sa vie devient tout à fait désordonnée. Heureusement qu'au bout de deux ans, il traverse en Algérie avec son régiment. Il n'y reste pas longtemps. Une altercation avec son chef, à propos d'une affaire scandaleuse, le fait mettre en disponibilité. Apprenant, au printemps de 1881, que son régiment allait faire campagne contre les révoltés du Sud-Oranais, il obtient la permission d'aller rejoindre ses camarades, et part avec eux. Il se révèle, au cours de l'expédition, un soldat et un chef, toujours le premier à donner l'exemple du sacrifice.

Foucauld découvre, en même temps, sa vocation : le monde musulman l'attire : il lui consacrera sa vie, et, pour premier exploit, explorera le Maroc. Il faut lire le récit de cette tournée au Maroc, qui dura onze mois, du 20 juin 1883 au 23 mai 1884.

Déguisé en rabbin, et accompagné d'un juif, Charles de Foucauld parcourt tout le sud du Maroc, à une époque où l'entrée de ce pays mystérieux était prohibée, sous peine de mort,

à tout européen. Charles revient en France dans l'été de 1886, après une nouvelle course dans le Sud de l'Algérie. Il se renferme dans la solitude à Paris, met en ordre les notes qu'il a recueillies au cours de son exploration du Maroc, et publie, au commencement de 1888, les beaux ouvrages : *Itinéraires au Maroc. Reconnaissance au Maroc.*

De suite son nom est connu de toute la France. Les Sociétés savantes du pays et de l'étranger célèbrent sa gloire et l'engagent à poursuivre ses explorations.

Mais déjà Charles de Foucauld avait d'autres idées en tête. Un saint prêtre, l'abbé Huvelin, qu'il avait rencontré par hasard dans un salon de Paris, venait de le ramener à Dieu et d'orienter sa vie vers un but infiniment supérieur à celui rêvé par ses admirateurs. C'est au service de Dieu et des âmes qu'il allait maintenant s'employer, et il y mettra cette force de volonté qui est la note caractéristique de son tempérament.

Au mois de janvier 1890, il entre chez les Trappistes de Notre-Dame-des-Neiges, dans les montagnes de l'Ardèche, et prend le saint habit sous le nom de frère Albéric, le 26 du même mois. Il n'y reste pas longtemps. Toujours tourmenté du désir de réparer le passé dans l'exercice d'une pénitence austère, il demande d'être transféré dans une maison inconnue ; et on l'envoie dans un monastère que les Trappistes de Notre-Dame-des-Neiges avaient fondé à Akbès, dans le centre de l'Asie-Mineure. Il y fait profession, le 2 février 1892, se plonge dans l'étude de l'Écriture Sainte et de la théologie, se livre à des pénitences excessives, qu'il ne trouve pas encore assez rigides, puisque, sans cesse, l'idée de fonder une Communauté encore plus sévère que celle des Trappistes le poursuit. L'abbé Huvelin, qui le dirigeait de loin, comprend que son pénitent ne peut rester à la Trappe, et lui conseille de quitter le monastère d'Akbès.

En janvier 1897, le supérieur général des Trappistes le mandait à Rome et, après l'avoir entendu, lui permettait de suivre l'attrait qui l'appelait à la vie d'ermite.

Charles de Foucauld part aussitôt pour la Terre-Sainte et se fixe à Nazareth. Il écrit à son cousin Louis de Foucauld : " Le bon Dieu m'a fait trouver ici, aussi parfaitement que possible, ce que je cherchais : pauvreté, solitude, abjection, travail bien humble, obscurité com-

plète, l'imitation aussi parfaite que cela se peut de ce que fut la vie de Notre-Seigneur Jésus dans ce même Nazareth. L'amour imite, l'amour veut la conformité à l'être aimé ; il tend à tout unir, les âmes dans les mêmes sentiments, tous les moments de l'existence par un genre de vie identique : c'est pourquoi je suis ici. La Trappe me faisait monter, me faisait une vie d'étude, une vie honorée. C'est pourquoi je l'ai quittée et j'ai embrassé ici l'existence humble et obscure du Dieu ouvrier de Nazareth.

" Garde mes secrets ; ce sont des secrets d'amour que je te confie. Je suis très heureux ; le cœur a ce qu'il cherchait depuis bien des années. Il ne reste plus maintenant qu'à aller au ciel."

Les Clarisses l'avaient accepté comme homme de peine et lui avaient permis d'installer un ermitage dans un enclos voisin de leur monastère, et qui leur appartenait. Charles y resta jusqu'au commencement de l'année 1900. Il ne sortait de sa solitude que pour faire les commissions du monastère. Les habitants de Nazareth n'avaient pas tardé à reconnaître un personnage important dans cet homme mystérieux, vêtu d'une manière si étrange. " Il portait, dit M. Bazin, une longue blouse à capuchon, rayée blanc et bleu, un pantalon de cotonnage bleu, et, sur la tête, une calotte blanche, en laine très épaisse, autour de laquelle il enroulait une pièce d'étoffe en forme de turban. Aux pieds, il n'avait que des sandales. Un chapelet à gros grains pendait à la ceinture de cuir qui serrait la tunique "

L'abbesse des Clarisses de Jérusalem ayant exprimé le désir de faire la connaissance de l'ermite de Nazareth, l'abbesse du monastère de cet endroit le chargea de se rendre à Jérusalem pour une affaire importante. Charles fit le voyage à pied. Il passa quelques mois dans la ville sainte, y menant la même vie qu'à Nazareth. L'abbesse de Jérusalem l'eut bientôt en grande estime. C'est elle qui, la première, l'engagea à entrer dans les ordres sacrés. Charles eut même l'idée d'acheter le Mont des Béatitudes, et d'y bâtir une chapelle commémorative dont il serait le chapelain. Il se présenta donc un jour chez le patriarche de Jérusalem, Mgr Piavi, dans le but de l'intéresser à la chose et d'obtenir son autorisation. Celui-ci le reçut assez froidement et le renvoya sans réponse.



Le Père Charles de FOUCAULD

L'ermite comprit que Dieu ne le voulait pas là.

Au mois d'août 1900, il quitte la Terre-Sainte pour revenir en France, afin de se préparer au sacerdoce. L'abbé Huvelin lui conseille de retourner à Notre-Dame-des-Neiges pour continuer ses études théologiques.

Son arrivée à l'abbaye fut marquée par un incident dont on s'amusa beaucoup dans la suite. Le vieux portier ne sut distinguer Charles parmi les nécessiteux qui attendaient à la porte du monastère leur ration de chaque jour. Il lui servit la soupe comme aux autres et l'envoya dormir dans la grange. A M. Bazin, qui faisait observer à un vieux frère que le portier s'était mépris étrangement sur le compte de l'hôte distingué qui venait se réfugier au monastère, celui-ci répondit en riant de tout cœur : " C'est qu'il était minable, le Père de Foucauld ; il avait de la poudre jusqu'aux épaules, et autour du corps, monsieur, un chapelet si long, si gros, si lourd : de quoi attacher un veau ".

Remarquez que Charles était retourné en France dans l'accoutrement dont nous avons lu plus haut la description.

Enfermé dans l'abbaye de Notre-Dame-des-Neiges, Charles y vécut dans un recueillement absolu jusqu'à son ordination qui eut lieu le 9 juin 1901.

Avant même son ordination, le père de Foucauld avait déjà pris la décision suprême de sa vie : celle d'aller s'installer en plein centre du Sahara, pour s'y consacrer à l'évangélisation des Musulmans. Mgr Guérin, le préfet apostolique de l'immense désert, l'avait accepté et lui avait permis de se fixer à Beni-Abbès, à 800 kilomètres d'Oran. Le 29 octobre 1901, Charles de Foucauld était à Beni-Abbès et y commençait son installation. Il trace d'abord les limites de son domaine, puis aidé des soldats de la garnison il construit une chapelle, au mur de laquelle il adosse deux petites chambres. Il améliore le terrain de l'enclos, y creuse des rigoles pour amener l'eau des sources, afin d'assurer un peu de vie aux palmiers, aux plantations d'oliviers et de vigne.

Il se met de suite à l'observance du règlement de vie qu'il expose dans une lettre à Mgr Guérin, et dont nous donnons le détail :

" Lever à 4 heures (quand j'entends le réveil sonner, ce n'est pas toujours !). *Angelus*, *Veni Creator*, prime et tierce, messe, action de grâces.

" A 6 heures, quelques dattes ou figures et discipline ; tout de suite après, une heure d'adoration du Très Saint-Sacrement. Puis, le travail manuel (ou l'équivalent : la correspondance, des copies de diverses choses, extraits d'auteurs à conserver, lectures faites à haute voix, ou explication du catéchisme à l'un ou à l'autre), jusqu'à 11 heures. A 11 heures, sexte et none, un peu d'oraison, examen particulier jusqu'à 11 heures et demie.

" A 11 heures et demie, dîner.

" Midi, *Angelus* et *Veni Creator* (ce dernier est chanté, vous rirez quand vous m'entendrez chanter ! Sans le vouloir, j'ai certainement inventé un air nouveau).

" L'après-midi est tout entière au bon Dieu, au Saint-Sacrement, sauf une heure consacrée aux causeries nécessaires, réponses données ici et là, cuisine, sacristie, etc., nécessité du ménage et des aumônes : cette heure se répartit sur toute la journée.

“ De midi à midi et demi, adoration ; de midi et demi à 1 heure et demie, chemin de Croix, quelques prières vocales, lecture d'un chapitre de l'Ancien et d'un chapitre du Nouveau Testament, d'un chapitre de l'Imitation et de quelques pages d'un auteur spirituel (sainte Thérèse, saint Jean Chrysostome, saint Jean de la Croix se succèdent perpétuellement).

“ De 1 heure et demie à 2 heures, méditation écrite du saint Évangile.

“ De 2 heures à 3 heures et demie, théologie morale ou dogmatique.

“ De 2 heures et demie à 3 heures et demie, heure réservée aux catéchumènes.

“ De 3 heures et demie à 5 heures et demie, adoration ; c'est le meilleur moment de la journée, après la messe et la nuit : le travail est fini, je me dis qu'il n'y a plus qu'à regarder Jésus... c'est une heure pleine de douceur.

“ A 5 heures et demie, vêpres.

“ A 6 heures, collation...

“ A 7 heures, explication du saint Évangile à quelques soldats, prière et bénédiction du Très Saint Sacrement avec le saint ciboire, suivie de l'*Angelus* et du *Veni Creator*. Puis les soldats partent, après une petite conversation en plein air ; je récite le rosaire (et je dis complies, si je n'ai pu les dire avant la petite explication du saint Évangile), et je m'endors à mon tour, vers 8 heures et demie.

“ A minuit je me lève (quand j'entends le réveil) et je chante le *Veni Creator*, et récite matines et laudes ; c'est encore un moment bien doux : seul avec l'Époux, dans le profond silence, dans ce Sahara, sous ce vaste ciel, cette heure tête-à-tête est une douceur suprême. Je me recouche à 1 heure.”

C'était là une vie encore plus sévère que celle des chartreux et des trappistes. Charles y sera fidèle jusqu'à la mort. “ Il déjeunait d'un morceau de pain d'orge, trempé dans une décoction d'une plante saharienne qu'on appelle innocemment le “ thé du désert ”, et le soir il dînait d'un bol du même thé auquel il ajoutait un peu de lait condensé ”. Il dormait dans la sacristie de la chapelle, pièce si petite qu'un homme ne pouvait s'y étendre.

Il s'était même imposé de vivre en clôture, et de n'en pas sortir sans raison grave. Il avait marqué avec des cailloux de la grosseur d'un œuf disposés en ligne les frontières de son domaine. Un soldat qui allait souvent passer la

soirée à l'ermitage a raconté que Charles venait le reconduire après la veillée. Après avoir marché quelques minutes, le Père de Foucauld se baissait, cherchait les cailloux et quand il les avait touchés, disait tout simplement : voici la clôture, je ne puis aller plus loin.

Il ne vivait pas complètement isolé cependant. Des officiers de l'armée d'occupation arrêtaient le saluer au passage. Une visite qui le consola au plus haut degré fut celle de Mgr Guérin, dans l'été 1903. Il profita de la présence du préfet apostolique du Sahara, pour exposer son projet de fondation d'une communauté de frères qui partageraient sa vie érémitique et dont les prières, les exemples et les sacrifices amèneraient peu à peu la conversion des musulmans.

C'était là la grande raison qui lui avait fait prendre le chemin du désert, et qui allait le pousser à s'y enfoncer plus profondément encore.

Sur les instances de son ami le général Laperrière, il vint s'établir, dans l'été de 1905, aux confins sud du Sahara, à Tamanrasset. C'est là chez les Touaregs, en plein milieu du Hoggar qu'il devait passer les dernières années de sa vie.

Chaque année, il revient faire un séjour de quelques mois, dans sa première solitude, à Beni-Abbès. Il fait même trois voyages en France, l'un en 1909, l'autre en 1911, le dernier en 1913. Dans le troisième, il est accompagné d'un jeune touareg qu'il promène à travers le pays et jusqu'en Suisse.

Le pays des Hoggars n'est pas d'un aspect très consolant. Il est habité par des indigènes qui vivent en tribus, sous la protection de la France, commandées par des chefs qui portent le nom d'amenokal. Charles ne tarda pas à lier amitié avec l'amenokal des Touaregs Hoggars qui habitaient la région de Tamanrasset, Moussa ag Amostane.

C'est un chef sincèrement aimé de ses sujets et très bien disposé envers les Français. Le père de Foucauld compte sur lui pour prendre contact avec la population de ces lointaines solitudes.

En attendant, il emploie son temps à l'étude de la langue du pays, et prépare un immense dictionnaire touareg-français. Il ne s'astreint plus à la clôture comme à Beni-Abbès, et fait de longues courses à travers le pays, en compagnie des officiers militaires envoyés en mission dans la région.

Il songeait toujours à l'organisation de sa communauté de frères et de sœurs du Sacré-Cœur, lorsque tout-à-coup, au commencement de mai 1914, il apprend que la guerre est déclarée entre la France et l'Allemagne. Des émissaires soudoyés par l'Allemagne envahissaient déjà le Sahara et prêchaient la guerre Sainte contre la France. Charles prévoit que la défection sera bientôt générale. Il décide cependant de rester à Tamanrasset.

Les années 1915 et 1916 se passent sans trop d'imprévu. Le général Laperrine tient en respect les tribus révoltées. De mauvaises nouvelles arrivent cependant aux oreilles du père de Foucauld. Mille guerriers senoussistes armés de canon et de mitrailleuses s'avancent vers le pays des Hoggars. Des groupes de ces guerriers se montrent un peu partout. Le 1er décembre 1916, un parti d'entre eux envahit tout-à-coup le fort de Molynski, à quelques kilomètres de Tamanrasset. Le père de Foucauld s'y était réfugié avec quelques Touaregs. On s'empare de lui aussitôt, on lui lie les mains derrière le dos et un soldat senoussiste lui envoie une balle dans la tête.

Charles de Foucauld tombait victime de sa charité. Il aurait pu facilement revenir à Beni-Abbès comme le lui avait conseillé le général Laperrine, mais il ne voulut pas quitter les pauvres gens de Tamanrasset.

Ainsi mourut ce héros que la France vient de glorifier en lui élevant un monument à l'endroit même où il fut massacré. Le livre de M. Bazin est certainement un des plus beaux que l'on puisse lire.

Le célèbre auteur fait bien ressortir la marque caractéristique de la vie de Charles de Foucauld ; sa profonde humilité et sa confiance en Dieu. " Race, fortune, intelligence supérieure, relations, don de sympathie, Charles de Foucauld, dit-il, aurait pu choisir la branche fragile sur laquelle il se dresserait pour chanter sa propre louange. Le sacrifice même qu'il avait fait en quittant le monde eût pu servir la secrète adoration de nous-mêmes, qui trouve à se camper sur les ruines, pourvu qu'elles soient hautes. Au lieu de cela, le ton le plus respectueux, la promptitude dans l'obéissance, la préférence du goût domptée jusqu'à ressembler à de l'indifférence, une grande estime des autres, un grand mépris de soi, et comme un étonnement d'être employé à une œuvre qui exige des

saints pour ouvriers. Frère Charles ne cesse de s'accuser du lent progrès de son apostolat : s'il était moins indigne, tous les musulmans, les juifs et les mauvais chrétiens seraient déjà devenus ou redevenus fidèles. Du moins il aurait de l'aide, tandis qu'il s'épuise dans la solitude. Il déclare que sa propre conversion est l'évidente conversion des autres. Mais qu'il en est loin ! Il quête des prières près de tous ceux auxquels il écrit. Le souvenir des fautes de sa vie passée est rarement exprimé, même par allusion : il est toujours présent. " J'ai tout ce qu'il faut pour faire un bien immense, s'écrie-t-il excepté moi-même " !

Charles de Foucauld est un homme humble, et je crois bien que sa première vertu, le principe de l'action qu'il exerça sur les infidèles et sur les chrétiens, est là. Ce jugement peut surprendre. On s'imagine volontiers que l'humilité rompt l'élan de la nature, et que la passion, par exemple l'orgueil, peut davantage. Mais on ne fait pas attention que l'humilité, si elle détruit une force, la remplace par une autre de beaucoup supérieure. Elle consiste à connaître la limite de notre pouvoir, ce qui est raisonnable, et à moins attendre de ce pouvoir, si faible, que de celui de Dieu. Dès lors, aucune entreprise ne lui semblera impossible, aucun échec ne l'arrêtera. L'humilité n'a rien à voir avec la timidité. Qu'on mesure ce qu'il y a d'audace dans le programme que vient d'établir le Père de Foucauld. Un pauvre prêtre, perdu dans une oasis saharienne, se propose de fonder et de faire vivre plus d'œuvres que n'en pourrait entretenir un monastère, tout rempli de héros de la charité ; il n'oublie, dans son zèle, aucune âme ; il se laisse emporter loin des palmiers de Beni-Abbès, il souhaite, il veut la conversion de toute l'Afrique, du monde entier. Qu'est-il donc ? un dément ? Non : un homme très humble, qui connaît la puissance de Dieu " .

Mépris absolu de soi-même, confiance illimitée en la puissance de Dieu, n'est-ce pas là ce qui fait le fond de la vie des saints ? et n'est-ce pas là ce qui caractérise tout spécialement celle de Charles de Foucauld ? Et sa vie, comme celle des saints, n'aura pas été stérile, elle suscitera de nouveaux dévouements. C'est le vœu que forme M. Bazin, en terminant son beau livre. " Puissent des missionnaires nouveaux, dit-il, hâter l'œuvre d'évangélisation préparée par le cardinal Lavignerie, par les

Pères Blancs, par le grand moine fraternel Charles de Foucauld, envoyé à l'Afrique en signe de miséricorde, et comme l'annonce du salut qui va venir pour elle ”.

Ivanhoë CARON, ptre.

Fleuves souterrains

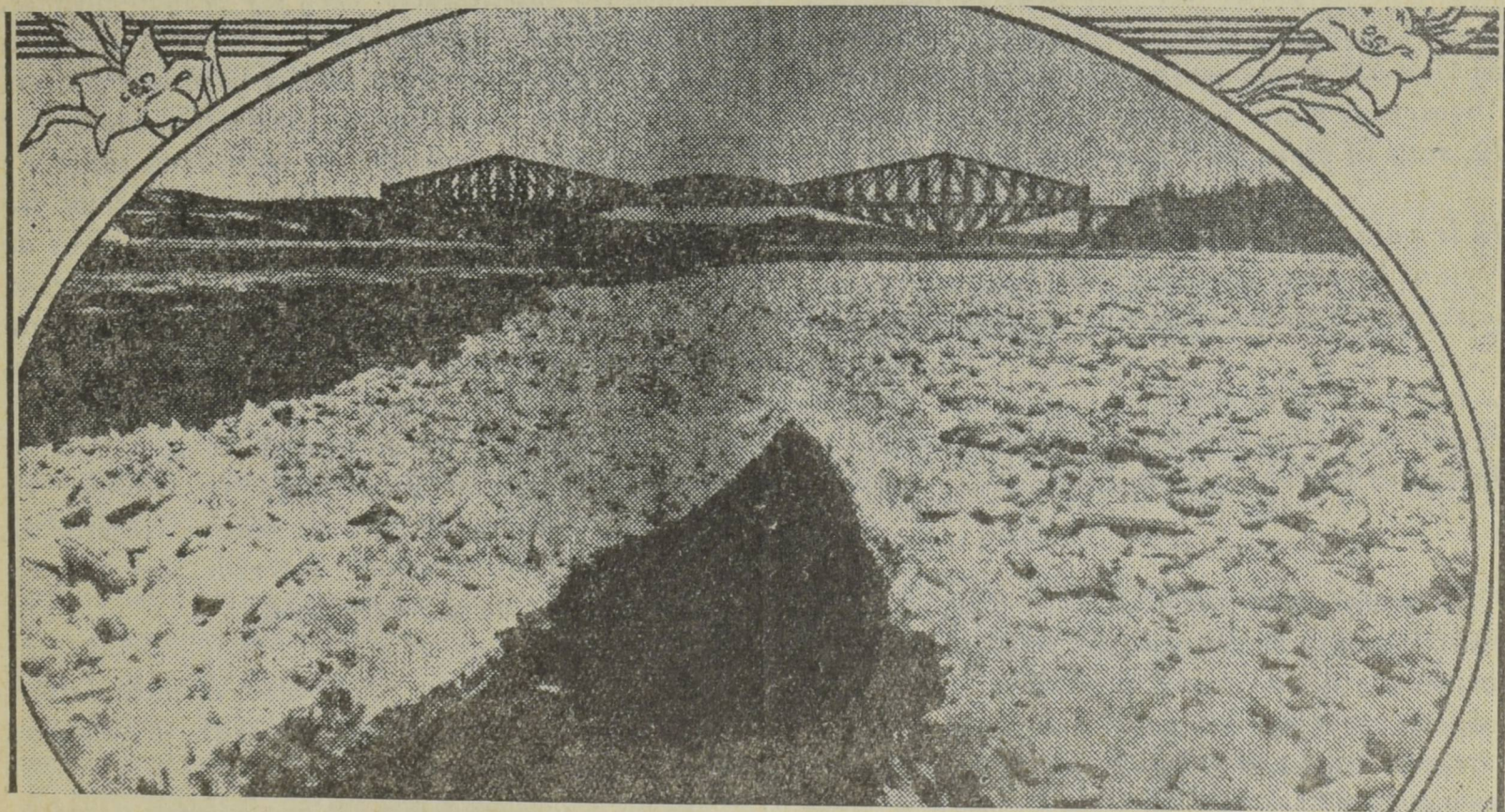
LES torrents de pluie que les nuages déversent à la surface du globe ne retournent pas tous à l'océan, d'où le soleil les a pompés, en suivant le lit des ruisseaux et des fleuves ouverts sur l'écorce terrestre. D'énormes masses liquides pénètrent dans le sol, plus ou moins profondément jusqu'à la rencontre de couches imperméables qui opposent à leur voyage souterrain une barrière définitive. Des masses d'eau formidables se trouvent ainsi accumulées dans de vastes réservoirs inconnus.

Des rivières, des cours d'eau, des fleuves même disparaissent parfois dans des gouffres sans fond et se perdent en des abîmes inexplorés.

La Guadiana, en Espagne, disparaît soudain au milieu d'une immense prairie, et revient au jour plus loin, après avoir traversé l'arche souterraine d'un pont naturel. La Meuse se perd à Bazoilles. On pourrait multiplier les exemples.

Il existe en outre, de véritables fleuves souterrains, dont les courants sont mis en mouvement par le feu central : des sources jaillissent tout à coup à la surface du sol, puis s'écoulent subitement par le chemin qu'elles ont parcouru ; des lacs paraissent et disparaissent tour à tour.

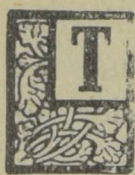
Le plus remarquable exemple que l'on puisse citer d'une masse d'eau à niveau variable, est celui du lac de Kirknitz, en Carniole. En hiver, il présente une surface de deux lieues de longueur sur une lieue de large ; vers le milieu de l'été, son niveau baisse avec une grande rapidité et en moins de trois ou quatre semaines, il est complètement à sec. On aperçoit alors les fissures profondes par où l'eau s'est échappée. Les paysans ne tardent pas à cultiver le sol mis à nu, et à manier la faux à l'endroit même où ils jetaient auparavant le filet. Quand le foin a été recueilli, l'eau ne tarde pas à reparaître, elle inonde la vallée en ramenant avec elle les poissons qui l'avaient suivie dans son voyage.



LES GLACES SUR LE SAINT-LAURENT

Photographie prise sur le Saint-Laurent, non loin de Québec, après le passage d'un brise-glace.

Vers la folie



TOUS les chemins mènent à Rome. Vieil aphorisme que nos pères aimaient à répéter.

Alors c'était le beau temps, les siècles heureux où tous les regards se tournaient vers le Vicaire de Jésus-Christ ; où l'on venait à lui de partout pour chercher une direction, une lumière, un encouragement.

Mais,

“ Les comètes du nôtre ont dépeuplé les cieux ”

Et le monde a tourné le dos au Pape. Il a cessé d'aller à Rome par toutes les voies. Il en a ouvert d'autres qui le mènent partout, excepté vers la vérité. Sous ses pas, les désastres se sont multipliés, les abîmes se sont creusés.

Aussi peut-il redire, en face des ruines amoncelées les vers mélancoliques d'un malheureux poète, victime d'un “ siècle sans foi ”.

“ J'ai vu le temps où ma jeunesse
Sur mes lèvres étaient sans cesse
Prête à chanter comme un oiseau ;
Mais j'ai souffert un dur martyre.

.....
Regrettez-vous le temps où nos vieilles romances
Ouvraient leurs ailes d'or vers leur monde

[enchanté ;

Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le blanc manteau de leur virginité ;
Où, sous la main du Christ tout venait de

[renaître ;

Où le palais du prince et la maison du prêtre
Portant la même croix sur leur front radieux
Sortaient de la montagne en regagnant les cieux

.....
Le temps où se faisait tout ce qu'a dit l'histoire ;
Où sur les saints autels les crucifix d'ivoire

Ouvraient les bras sans tache et blancs comme le

[lait ?

Et maintenant vide de foi, vide d'amours vrais, le monde se debat en des crises violentes qui portent des noms divers, mais manifestent toutes le besoin qu'il a de retourner vers Dieu.

Après la grande crise sanglante qui a immolé des milliers d'hommes, en voici d'autres.

Dans l'industrie et par répercussion dans la classe ouvrière nous avons la crise du chômage,

des salaires injustement coupés et des “ Trois Huit ”. C'est la crise économique aggravée sans cesse par la désertion des campagnes et par le tassement dans les villes d'une immigration indésirable et dangereuse.

Dans les modes, chez les filles et chez les femmes du “ grand monde ” comme du “ demi-monde ” nous avons la crise des talons pointus hauts comme des échasses — celle-ci paraît se calmer — mais la crise du déshabillé, la crise du “ cotillon court ” durent encore. Il paraît qu'une autre crise sévit en ces milieux : celle du salon turc où l'on s'assied par terre sur des coussins, les jambes en croix.

C'est la crise du “ chic ”.

Des filles qui en sont victimes, il est fortement conseillé aux jeunes gens de se défier.

“ Leur jugement est plus court que leur jupe ! écrit le Père Hoornaert, et il y a aussi peu d'idées dans leurs têtes que d'étoffe sur leur bras ou sur leurs épaules.

“ Leurs sentiments sont d'un tissu aussi peu solide que la soie transparente de leurs bas arachnéens.

“ Ces petites ne sont grandes que par leurs hauts talons et ne sont précieuses que par leurs bagues.”

Passons, Dieu soit béni, ce n'est pas le cas de toutes nos jeunes filles. Il en reste encore que la crise n'atteint pas.

Chez les intellectuels, chez les pseudo-savants, chez les grands esprits forts — les uns d'importation étrangère convoitant ici des positions gouvernementales — les autres, de production indigène : car chaque pays engendre ses mauvaises plantes ; dans ces divers milieux comme dans tous les milieux où la chair abat l'esprit sévit la crise de l'anticléricalisme. Elle se manifeste par le sourire, où le ricanement sceptique plus ou moins niais et accentué devant le miracle, devant les enseignements catholiques, devant le confessionnal. Porteurs de diplômes ou de rien du tout, jeunes ou vieux ils écoutent gouailleurs les paroles de l'Évangile au pied d'une chaire chrétienne quand d'occasion ou par entraînement ils s'y trouvent. C'est la crise religieuse.

Passons encore.

En voici une autre plus grave, et plus dangereuse parce qu'elle gagne des milieux d'ordinaire sensés et croyants.

Jadis, sous des noms qui n'avaient rien de scientifique, elle sévissait dans certains milieux populaires ignorants et avides de mystérieux. C'était le

temps des "fi-follets" des "loup-garous". Là, prospéraient et prospèrent encore certaines pratiques superstitieuses pour la découverte de trésors.

Maintenant cette crise est entrée dans le domaine de la science. Elle s'est entourée de noms plus baroques les uns que les autres pour spécifier ses phénomènes. Un certain romancier anglais, Conan Doyle, depuis quelques mois en est devenu le fervent propagandiste, aux Etats-Unis, dans quelques grandes villes anglaises. Il n'a pas osé venir jusqu'à Québec. Mais la crise l'y a précédé. Dans un certain monde élégant, heureusement très restreint, elle est devenue la marque d'un esprit cultivé, le cachet de distinction par excellence, le signe d'une grande aptitude aux études scientifiques.

On l'appelle la crise spirite ou tout court, le spiritisme.

Il serait assez difficile d'en donner une définition rigoureusement scientifique.

Ses professeurs, ses pères et mères ne s'entendent pas entre eux sur le sens des mots, qu'ils créent chacun, pour le besoin de ses rêveries et de ses histoires funambulesques. Pour que la crise revête l'appareil imposant de la science, il faut que les mots qui nomment ses manifestations soient baroques. C'est indispensable !

Cependant au simple regard du bon sens on peut définir la crise du spiritisme, non pas comme disait un malin, "la pamoison des têtes sans esprit", mais l'expression d'un éternel besoin de l'humanité cherchant à établir des relations avec un monde supérieur ou inférieur : le monde des esprits.

Le monde des esprits !

Autrefois, il était de mode d'en rire. D'illustres chirurgiens n'avaient-ils pas nié totalement l'immortalité de l'âme parce qu'ils ne l'avaient pas trouvée au bout de leur bistouri en fouillant les chairs humaines ?

Maintenant, même pour les incrédules le monde des esprits s'impose avec une telle force, une telle évidence qu'il leur faut bien s'incliner.

Mais, puisqu'il existe un au-delà, puisque à la mort tout n'est pas mort, puisque le corps seul s'en va pourrir au fond de la fosse, puisque l'âme — les "esprits désincarnés" disent ces inventifs spirites — habitent un autre monde, il devient possible d'entrer en relation avec eux, de les voir, de les consulter, de les faire parler sur le passé, sur le présent, sur l'avenir de tout ce qui peut être "connaissable".

Un truchement qu'on appelle "médium" — le plus souvent ce n'est qu'un habile farceur — servira de moyen de communication. Un vieux savant, nommé Edison, auteur de plusieurs découvertes scientifiques intéressantes, a annoncé qu'il travaillait à la création d'un téléphone sans fil pour faire savoir à ces "esprits désincarnés" ce que nous pensons, ce que nous espérons, ce que nous voulons... et, aussi un récepteur qui nous dira les bruits, les harmonies, les conversations de l'au-delà. Jusqu'à date, ce vieux savant n'a reçu aucune communication céleste sur son appareil.

Il est probable que longtemps encore la parole de S. Paul restera vraie : ... l'oreille de l'homme n'a pas entendu ce que Dieu dans sa gloire réserve à ses élus.

Et autour de toutes ces rêveries, on s'agite, on parle de découvertes, etc.

Pauvres gens !

Il y a longtemps que les hommes sont entrés en relation avec les esprits. Ils n'ont attendu ni les spirites, ni les médium, ni tout ce que vous voudrez.

Un vieux livre, vieux comme le monde, raconte comment Adam et Eve, Abraham, Isaac et Jacob conversaient avec Dieu.

Un autre vieux livre né avec le christianisme contient une liste de noms qui s'allongent constamment, noms d'hommes, de femmes, de jeunes gens, de jeunes filles, issus des conditions les plus diverses qui ont parlé aux esprits et se sont entretenus avec eux familièrement.

Sainte Jeanne d'Arc entendait les "voix" de saint Michel Archange et d'autres esprits bienheureux qui l'invitaient à abandonner ses moutons pour voler au secours de la patrie. Quand elle les consultait, elle appelait cela aller à "son conseil".

Sainte Marguerite Marie a même vu le Sacré Cœur lui dévoilant le dernier mot de son amour et lui disant en découvrant son cœur : "Voilà ce cœur qui a tant aimé les hommes".

Saint Simon Stock a reçu de la Vierge du Mont Carmel le scapulaire brun et ses généreuses promesses de protection.

Saint Paul, avant sa conversion sur le chemin de Damas, était renversé de son cheval et entendit Jésus lui dire : "Paul ! Paul ! pourquoi me persécutes-tu ?"

Et la liste pourrait s'allonger indéfiniment.

Mais dans le monde du spiritisme on a beaucoup trop d'esprit pour croire à ces choses : ce serait enfantin. L'on aime mieux se pâmer devant le " médium ".

Non seulement les saints, mais tous nous avons l'ordre formel si nous voulons vivre selon l'esprit et non pas selon la chair, de parler aux esprits. Des méthodes très vieilles, très éprouvées, très efficaces nous enseignent depuis notre enfance, la bonne manière : ce sont les prières du matin et du soir ; ce sont au cours de la journée, les oraisons jaculatoires, la pieuse assistance à la messe, la fréquentation des sacrements, la lecture de quelques pages de l'Évangile ou de la vie de l'un de ces saints ou saintes qui se sont le plus rapprochés de Dieu.

Mais tout cela, c'est " vieux jeu ". Et cela oblige à la pratique de certaines vertus. Et ces bonnes manières de parler aux " esprits désincarnés " n'ont aucune efficacité pour mettre en branle des nerfs qui veulent toujours vibrer, sentir à fleur de peau un petit frisson de terreur ou de volupté, des nerfs si usés que ni le théâtre et ses tragiques mises en scènes, ni leurs parfums et leurs ivresses, ni les drogues et leurs funestes excitants n'y peuvent plus rien.

Mais, vive le spiritisme !

Vive le petit salon à demi-obscur où tout à fait dans les ténèbres !

Vive au fond, là-bas, se trémoussant, se démenant, proférant des paroles incohérentes, hurlant et les yeux pleins d'éclairs à force d'excitations, vive le " médium " !

Le " médium " c'est un individu quelconque dont les trucs, habilement déguisés, exploitent une niaise crédulité, apanage de ceux qui repoussent l'Évangile, et qui finissent par croire au " médium " comme ils tremblent devant le chiffre treize.

Si, après de longs trémoussements, il finit par être tout en nage, n'allez pas dire qu'il a chaud, et que la sueur l'inonde. Les savants se moqueraient de vous. Dites qu'il fait de " l'ectoplasme ". Durant l'été, surtout au mois de juillet, vous en ferez autant.

Que Dieu permette au diable parfois d'intervenir dans toutes ces singeries, pour berner et ridiculiser les orgueilleux, ces snobs et ces snobinettes, ces pseudo-savants et ces beaux esprits, c'est fort possible et c'est leur châtiment.

Mais son intervention est rare, grâce à la

divine miséricorde qui veut encore sauver ces pauvres gens.

Elle est rare parce que défunts et démons sont aux mains de Dieu, qui les tient sous sa domination et ne les laisse ni agir à leurs caprices, ni aux nôtres. Toute intervention qui se présente avec un caractère de futilité, d'étrangeté, de grossièreté n'est certainement pas d'une âme, mais tout au plus du démon, quand ce n'est pas tout simplement une fumisterie.

Ainsi, en France dans une enquête où l'on a interrogé tous les spécialistes du spiritisme, un seul a déclaré y croire : c'est M. Gabriel Delannes, président de la " Société française d'étude des phénomènes psychiques ", directeur de la " Revue scientifique et morale du spiritisme ", président de " L'Union spirite française ". Cependant, il ne paraît pas croire aux expériences du salon où tout est auto-suggestion et supercherie. D'une façon générale il dit : " Le phénomène spirite est bien moins fréquent qu'on le suppose en certains milieux, L'intervention des morts est extrêmement rare ".

En résumé, il y a dans le spiritisme beaucoup plus de supercheries qu'autre chose. Et la facilité avec laquelle certains catholiques s'y laissent prendre rappelle la parole de Louis Veuillot :

" Quand la Foi baisse dans l'intelligence humaine, immédiatement la crédulité prend la place et va écouter ce que peut prophétiser la démence ou le crime ".

C'est pourquoi l'Église dans un décret en date du 27 avril 1917 défend aux catholiques de prendre part à des entretiens ou des manifestations spirites quelconques par " médium " ou sans " médium ", usant ou non de l'hypnotisme, ayant une apparence honnête ou même pieuse, soit en interrogeant les âmes des esprits, soit en écoutant leurs réponses ; soit en observant seulement, même en protestant tacitement ou explicitement qu'on ne veut avoir aucune relation avec les esprits.

Le décret est sage !

Tout bon catholique en tiendra compte.

Conclusion : il faut se remettre en route vers Rome. Là, se trouve " la paix du Christ dans le Christ ".

Hors de là, il n'y a que de stériles agitations, des crises qui se multiplient, et s'aggravent les unes par les autres, la descente du monde vers la folie.

Édouard.-V. LAVERGNE, ptre .

La Basilique de Sainte-Anne de Beaupré

LES GRANDES LIGNES DU PLAN FIXÉES



IL y a un an passé que le feu a détruit la basilique de Sainte-Anne de Beaupré, de même que le monastère et le juvénat des RR. PP. Rédemptoristes, gardiens du sanctuaire.

Tout l'été dernier, les pèlerins ont vu avec tristesse les murs calcinés de l'église se dresser lugubres, dans les airs avec leurs fenêtres et leurs portes béantes.

Pendant ce temps-là, sans se lamenter inutilement sur les ruines, malgré qu'ils eussent perdu jusqu'à leurs papiers personnels dans l'incendie, les Pères préparaient déjà la reconstruction du sanctuaire, pour y ramener le plus tôt possible le pèlerinage campé dans la basilique temporaire.

Allaient-ils édifier une simple copie de l'église incendiée ? D'aucuns le demandaient. Allaient-ils rebâtir mieux et plus vaste ? D'autres le conseillaient. C'était la question à résoudre.

Les Pères ont longuement pesé le pour et le contre. Ils savaient que la basilique ancienne était, avec le temps, devenue trop exiguë, que le chœur, surtout, en était deux fois trop petit. Ils se sont dit que la tradition, au nom de laquelle d'aucuns leur demandaient de copier servilement l'édifice détruit, datait de 1878, une génération à peine, ce qui est vraiment peu. Ils n'ignoraient pas que l'ancienne basilique n'était pas un chef-d'œuvre de construction. Sachant que les défauts dans un édifice sont comme des verrues, que si vénérables soient-ils, il faut les faire disparaître quand c'est possible, ils ont résolu de ne pas les perpétuer et ainsi de ne pas encourir les reproches mérités des prochaines générations.

Ils ont donc décidé de démolir les vieux murs et de construire une basilique proportionnée, autant que possible, aux besoins de l'avenir, de rebâtir donc mieux, plus grand et plus beau.

La basilique de Sainte-Anne va se reconstruire sur des bases nouvelles, dans un autre style, avec des dimensions plus vastes. Et elle s'élèvera non pas sur l'emplacement précis de l'ancienne, mais, en conservant la même

orientation, juste à mi-chemin entre la voie ferrée et la rue. Les deux côtés de l'église seront complètement dégagés et concédés aux pèlerins comme le préau de la façade. Les processions auront de vastes allées bordées d'arbres pour se dérouler. Et de trois côtés on pourra jouir du panorama complet de la basilique.

Comme l'église va s'avancer par le chœur beaucoup plus à l'ouest que l'ancienne, le monastère des Rédemptoristes, qui sera reconstruit en même temps qu'elle, va être orienté du nord-ouest au sud-est, et la reliera au Juvénat.

LES GRANDES LIGNES

Cette basilique, dont nous reproduisons ci-contre deux esquisses (1) tracées d'après les plans généraux, sera élevée, on s'en rend compte, dans un style qui combine les lignes et les dispositions du roman et du gothique, le tout modernisé et adapté à nos besoins. On n'a pas voulu faire une église de tel ou tel style. On a voulu simplement lui donner du style.

Ce genre permet de donner à un édifice plusieurs des caractéristiques de l'ogival, entre autres ses avantages pratiques d'éclairage, de soutien des voûtes et de décoration, tout en attribuant aux nefs une hauteur beaucoup moindre et en inscrivant dans les murs des fenêtres et des roses moins vastes. Ainsi, la voûte centrale qui, dans une église purement gothique des dimensions de Ste-Anne, devrait s'élever à 110 ou 115 pieds au-dessus du pavé, se contentera dans celle-ci d'une hauteur de 85 pieds.

C'est chose appréciable, quand il s'agit de chauffage, dans un pays où le froid descend parfois jusqu'à 33 degrés en dessous de zéro.

Cette église sera construite en matériaux incombustibles, donc, à l'épreuve du feu. Le plan en est des plus simples et des plus clairs. Comme la plus grande partie des basiliques françaises du moyen âge elle a la forme d'une croix latine dont les bras forment le transept.

(1) Ces esquisses avec d'autres et des photographies formeront un magnifique album de vues et dessins de la future basilique. Cet album sera en vente au magasin du pèlerinage à Ste-Anne-de-Beaupré, dans quelques mois.

C'est un long vaisseau flanqué d'un double bas-côté, le tout coupé par un large transept pourvu, lui aussi, de bas-côtés, faisant une saillie fortement accusée à l'extérieur et constituant comme une seconde église transversale avec ses trois nefs.

En d'autres termes, l'église se composera de cinq nefs de sept travées, d'un transept à trois nefs de huit travées, d'un chœur de trois travées avec abside bordée d'un large déambulatoire sur lequel se greffera la brillante couronne des six chapelles rayonnantes.

Par ses doubles collatéraux elle s'apparente à Paris, à Cologne, à Bourges, à Tolède et à la nouvelle cathédrale de Harlem (Hollande).

Aux extrémités du transept s'ouvrent deux chapelles en forme d'absides. Quatre autres chapelles, dont deux profondes de deux travées, sont inscrites dans le côté oriental du transept, chaque côté du chœur.

Sous le transept et le chœur s'étendra une vaste crypte de même plan que les organismes qui la surmonteront. Elle sera, elle aussi, pourvue de douze chapelles, ce qui, avec son maître-autel et celui de l'église haute, portera à 26 le nombre des autels dans la basilique.

Sept portes principales donneront accès dans l'intérieur : trois dans la grande façade occidentale, deux dans les absidioles qui flanquent les tours et deux au transept.

DES CHIFFRES

Pour nous faire une idée exacte des vastes proportions de la basilique, donnons-en immédiatement les dimensions principales :

Longueur hors œuvre, c'est-à-dire du mur extérieur des maîtres contreforts de la façade, à celui de la chapelle absidale, 312 pieds.

Longueur à l'intérieur, 260 pieds.

Longueur du chœur, 65 pieds.

Largeur de la nef avec les bas côtés, à l'extérieur : 134 pieds.

Largeur des cinq nefs, à l'intérieur : 122 pieds.

Largeur au transept (extérieur), chapelles y comprises : 192 pieds.

Largeur au transept, à l'intérieur : 186 pieds.

Largeur au transept, à l'intérieur, chapelles non comprises : 164 pieds.

Hauteur de la grande nef : 85 pieds.

Hauteur du premier bas-côté : 45 pieds.

Hauteur du deuxième bas-côté : 20 pieds.

Largeur de la grande nef, 45 pieds.

Largeur des bas-côtés, 18 pieds chacun.

La superficie de l'édifice va atteindre environ 43,000 pieds carrés et le volume d'air qu'elle contiendra va dépasser les deux millions de pieds cubes.

Ce sera un des plus grands, sinon le plus grand des édifices religieux de notre pays. Par ses dimensions il se rapprochera de maintes grandes cathédrales de France. Bourges, une des plus puissantes, à 380 pieds de longueur ; N.-D. de Paris, 422 ; Noyon, 340 ; Sens, 360 ; Châlons, 295 ; Tours, 325 ; Lyon, 250 ; Meaux, 273 ; Nantes, 330 ; Aux États-Unis, St-Patrice de New-York a 332 pieds.

L'apparence extérieure de la basilique sera grandiose. Le monument, par la combinaison, de même que par l'équilibre de ses parties et par l'impression de force tranquille qui s'en dégagera, fera certainement honneur aux architectes qui en sont les auteurs.

LES FAÇADES

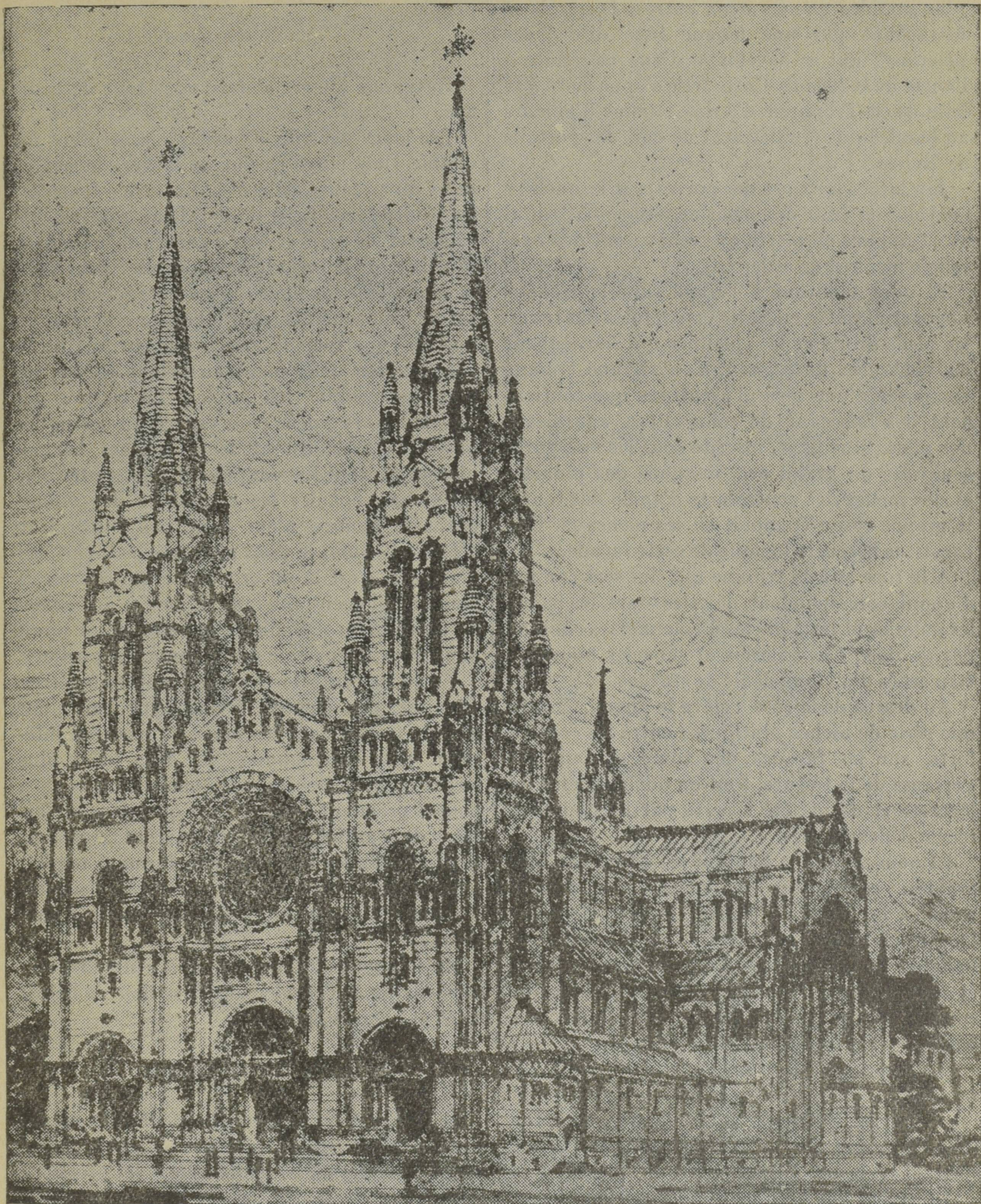
La grande façade comprend un corps central correspondant à la grande nef, avec deux tours qui lui sont bien reliées et qui couvrent exactement les quatre nefs latérales.

En bas, trois porches ; puis la tribune surmontée de la grande rose à laquelle, dans les tours, correspondent deux longues baies ; plus haut, une galerie avec niches allégeant les tours et dégageant les pentes du pignon ; enfin, les beffrois et les flèches.

A cette disposition, la façade doit son aspect de force et de stabilité.

Du parvis au sommet du pignon elle aura au delà le cent pieds de hauteur. Et les tours, puissantes à la base, puis plus légères à mesure qu'elles s'élèvent et que, de glacis en glacis, de pinacle en pinacle, s'amincissent progressivement leurs contreforts, monteront avec leurs flèches jusqu'à 225 pieds de hauteur.

L'étage inférieur, le rez-de-chaussée, est percé de trois porches rentrants, en plein cintre, à voussures nombreuses et aux profonds ébrasements garnis de colonnettes soutenant des archivolttes sculptées, placées en retrait les unes sur les autres. Cette combinaison de lignes et de courbes concentriques, élargissent l'ébrasement des portes vers l'extérieur et leur donnent l'aspect de la solidité et de la richesse.



LA FUTURE BASILIQUE DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ
Esquisse d'après les plans généraux.

Celle du centre est établie sur des proportions plus grandes que les deux autres. Les trois se rattachant par une longue frise dite "des pèlerins" qui se développe d'une extrémité à l'autre de la façade. Cette frise s'apparente à la frise de St-Trophime d'Arles, comme d'ailleurs au bandeau de feuillages et de dais des portails de Reims.

Les larges linteaux des portes, sur lesquels se continue la frise des pèlerins, servent d'appui aux tympans en pierre que rehaussent des bas-reliefs inspirés du pèlerinage.

Si nous montons à l'étage supérieur, nous voyons, enfoncée entre les contreforts des tours, les pieds-droits et les colonnes qui soutiennent les voûtures du pignon, s'ouvrir une tribune composée d'une série d'arcatures que soutiennent des faisceaux de colonnettes adossées à des piles. Plus haut, inscrite sous les voûtures sculptées du grand arc, flanquée des pinacles et des niches des contreforts d'angle des tours, la grande rose s'épanouit en ses meneaux. Elle constitue le centre logique de cette façade.

A la rose et à la tribune qui lui sert comme d'appui, correspondent, dans les tours, les baies, les galeries et les pinacles à colonnettes couronnés de dais. Ces galeries et pinacles pourront être ornés d'un long défilé de statues.

Au dessus de la rose s'élève le pignon. Toute une série de niches pratiquées entre les contreforts, sur les façades des tours et sous les versants de la toiture, tout en donnant plus de légèreté et de variété à cette partie, pourront recevoir des statues.

Et nous voici à la hauteur du grand comble. Solides, cantonnées de clochetons d'angle romans, les tours s'élancent, percées de leurs longues fenêtres géminées et à ébrasements flanqués de colonnettes d'où l'harmonie grave et sereine de la cloche des pèlerins descendra, comme autrefois du beffroi de l'ancienne basilique, sur les théories des pèlerins.

Les tours encadreront la statue dorée de sainte Anne. Respectée par les flammes lors de l'incendie du 20 mars 1922, elle va remonter prendre possession de son nouveau trône, au sommet de la basilique.

Au dessus des beffrois à quadruples pignons percés d'oculi, où s'inscriront les cadrans des horloges, jailliront, cantonnés des clochetons d'angle, les flèches octogones, en pierre. D'un seul jet, elles s'élanceront dans les airs pour

proclamer à 225 pieds du sol la foi de tout un peuple.

LES LONGS-PANS

Revenons à terre et faisons le tour de l'édifice.

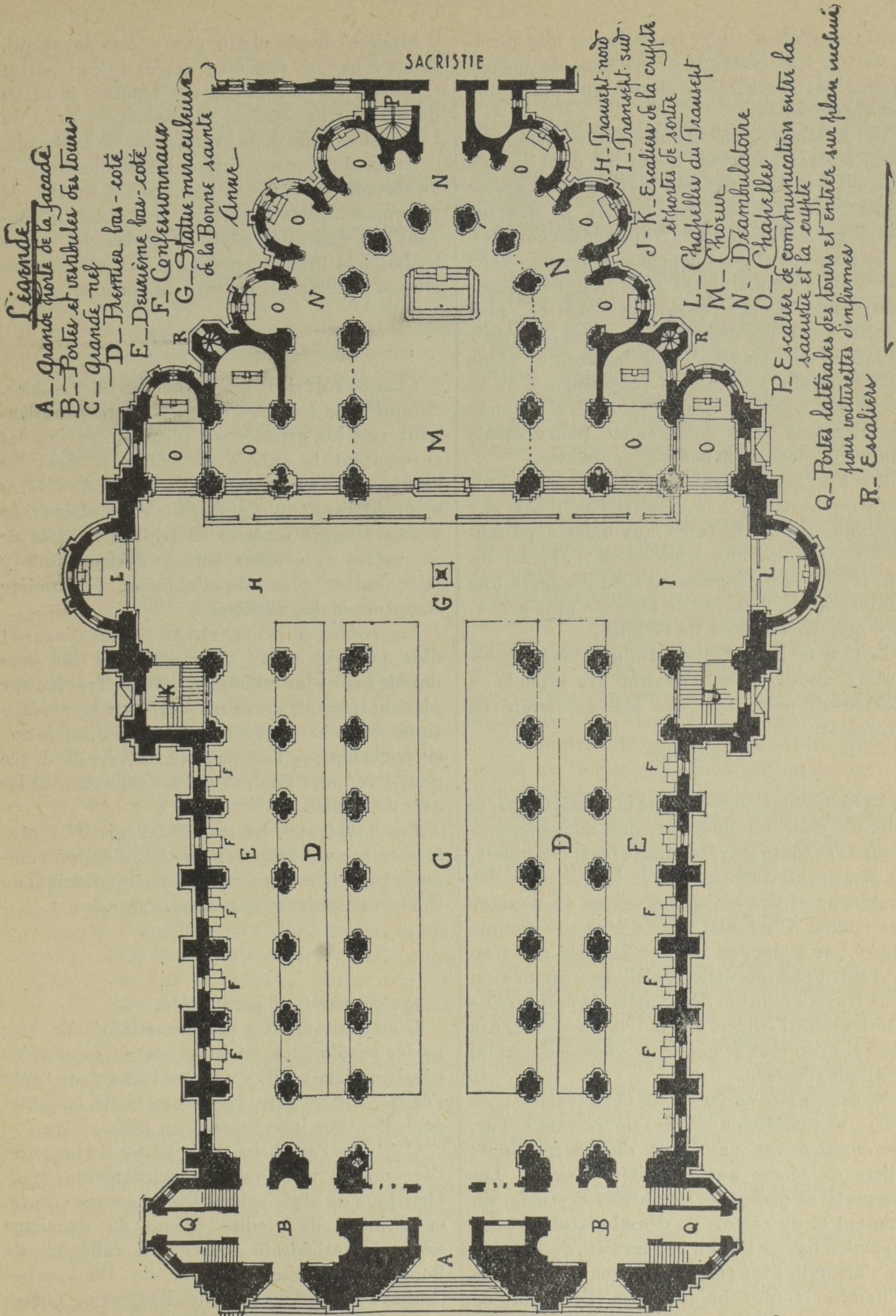
Les longs-pans de la basilique présentent un double clair étage : celui de la grande nef et celui du premier bas-côté. Entre les fenêtres, les contreforts font saillie. Leur rôle est de renforcer les murs et, par les effets de lumière et d'ombre qu'ils créent, de supprimer pour l'œil la monotonie des longs murs sans ressauts. Ils seront peu saillants, sauf à l'étage inférieur, en bas de l'épaulement, parce que du fait de la construction des voûtes en brique légère, les poussées seront très faibles. La parure des arcs-boutants qui, en plein espace, au-dessus des bas-côtés arrondissent leurs courbes harmonieuses et vont, en s'appuyant aux contreforts extérieurs, épauler les retombées des voûtes des nefs hautes, n'ont donc pas leur raison d'être ici. Aussi le plan n'en prévoit point. Et d'ailleurs, c'est là un organisme qui résisterait bien difficilement aux infiltrations et aux gelées de notre hiver canadien ; et son emploi serait dangereux. Deuxième raison pour le supprimer.

Entre les contreforts s'inscrivent les fenêtres. Étroites, peu élevées, à une seule baie pour chaque travée dans les murs du bas-côté inférieur, elles se composent de deux baies plus larges et plus élevées, surmontés d'un oculus, pour le premier bas-côté, alors que, dans le clair étage de la grande nef, elles s'ouvrent largement en trois grandes baies cintrées formant triplet, celle du centre étant plus longue que les voisines. A mesure qu'on monte l'éclairage devient plus abondant.

Sous chacun des larmiers doit s'étendre une corniche ou se dérouler une frise dont le détail n'est pas encore fixé.

TRANSEPT ET ABSIDE

Le transept est de même hauteur et de même largeur que la nef centrale. Ses bas-côtés continuent, avec les mêmes dimensions, les premiers collatéraux de la nef. A ses deux extrémités s'ouvrent trois vastes fenêtres, de plus de quarante pieds de hauteur et inscrites dans un grand arc à voûtures et colonnes. Dans sa partie inférieure il se termine par deux chapelles



PLAN PAR TERRE DE LA BASILIQUE DE SAINTE-ANNE DE BEAUPRÉ.

en forme d'abside dans lesquelles le jour pénétrera par une ceinture de fenêtres de mêmes dimensions et de même dessin que celles du bas-côté inférieur.

Sur la croisée s'élèvera une flèche de proportions légères toute en métal, et dont la fine silhouette se découpera sur le ciel d'une manière pittoresque. De sa base, partira la dentelle métallique qui couronnera le faîtage des combles.

Le transept et ses chapelles dépassés, voici s'arrondir l'abside à sept pans flanquée de ses contreforts et percée de ses fenêtres, plus étroites que celles de la nef à cause de la largeur moindre des travées. Elle s'entoure d'une déambulatoire ajouré et à contreforts d'où se détachent vigoureusement, éclairées chacune par deux ou trois fenêtres et pourvues de contreforts les six chapelles rayonnantes.

C'est cette partie de l'édifice qui sera la plus pittoresque. Grâce à la variété des lignes, aux combinaisons des toitures, aux baies nombreuses et élancées, aux courbes de l'abside, du pourtour et des chapelles, il n'en dégagera une impression de grâce et de légèreté plus accentuée que dans le reste de l'édifice.

Le tour de la basilique terminé — cela représentera un parcours d'environ six arpents — tâchons de nous faire une idée sommaire de l'intérieur.

ENTRONS

A peine avons nous dépassé la deuxième porte celle du vestibule intérieur, que nous contemplons dans toute leur étendue la forêt des piliers, les arcades, le triforium et la longue série des doubleaux et des croisées d'ogives ou d'arêtes des voûtes. C'est que vous n'êtes pas comme écrasé par la longue tribune inclinée qui trop souvent, dans nos églises, s'allonge sur une ou deux travées et brise, dès l'entrée, la perspective intérieure de l'édifice. Ici, la tribune des orgues s'inscrira, en grande partie, au-dessus du grand vestibule d'entrée.

Nous sommes en face d'un vaste vaisseau en pierre, aux voûtes en briques de tons azur et or, que soutiennent une forêt de quatre-vingts piliers en pierre aux tonalités chaudes. Les perspectives profondes et variées des nefs, du transept et du chœur, du déambulatoire et des chapelles basses qui en rayonnent, de l'abside qui s'arrondit avec grâce, paraissent encore plus profondes, toutes baignées qu'elles sont de

la lumière colorée, chatoiyante et très douce qui, tamisée par les verrières, descend des fenêtres trilobées du clair-étage, des fenêtres jumelles du premier bas-côté et des immenses baies du transept comme de la grande rose de la façade.

Et ainsi plane sur l'ensemble une impression de sérénité recueillie si nécessaire à un lieu de pèlerinage. Cette impression manque trop souvent aux églises où sévit, à travers des verres blafards, la lumière crue du grand jour sur des plâtres violemment chargés de dorures.

LA GRANDE NEF

Chaque côté de la grande nef des piles solides, flanquées de colonnes ou de pilastres, soutiennent par les arcades en plein cintre qui les surmontent la galerie du triforium dont les arcatures nombreuses s'appuient sur de légères colonnettes. Et tout en haut, c'est le clair étage avec ses larges fenêtres en triplets bordées de colonnettes et évasées vers l'intérieur pour y faire entrer plus abondamment la lumière somptueuse des verrières.

Les voûtes en brique et aux teintes d'azur et d'or probablement, s'appuient sur les arcs doubleaux et les croisées d'ogives. Tracées sur plan barlong, les croisées ont pour caractéristique de ne pas relever de l'arc brisé, mais de suivre la ligne de l'arc en plein cintre, plus douce peut-être, pour l'œil, et qui est celle de tous les arcs de l'église.

Les doubleaux, les croisées d'ogive, les arcs formerets avec leurs colonnettes d'appui, composent par leurs lignes saillantes le principal de la décoration des voûtes dans la grande nef.

L'OGIVE

Ici, ouvrons une parenthèse.

D'aucuns seront peut-être étonnés de voir parler ici d'ogives, de branches ou de croisées d'ogive, alors qu'ils constatent que dans toute l'église, même dans les sommets de la voûte centrale, tous les arcs sont en plein-cintre.

C'est que l'arc brisé, l'arc en fer de lance ou l'arc pointu n'est pas essentiellement caractéristique du style ogival. On rencontre encore, en France, de vieilles églises du douzième siècle, la cathédrale d'Autun, la collégiale de Beaune et l'église abbatiale de Bénévent — l'abbaye — par exemple, où fenêtres et voûtes

ont ces arcs brisés et n'en sont pas moins de pures églises romanes.

Les deux caractéristiques du gothique sont la croisée d'ogives et l'arc-boutant, la croisée d'ogives surtout.

Plus d'une fois (2) j'ai indiqué, d'après Viollet-le-Duc et d'autres autorités en fait d'architecture médiévale, avec démonstration à l'appui, que le mot "ogival" vient de "augere" (aider), qu'il s'applique à l'arc "ogif", c'est-à-dire "d'aide", "d'appui" (qu'il soit en plein-centre ou qu'il soit un arc brisé, peu importe) qui, sous forme de nervure saillante, appuie et renforce les arêtes d'une croisée dans une voûte qui, sans lui, serait de la fin de la période romane et n'aurait pas la force de résistance qu'il lui prête.

L'ogive peut donc exister avec l'arc en plein-cintre qui n'est pas, d'ailleurs, la "voûte en berceau", voûte que nos gens appellent généralement voûte en plein cintre.

LES COLLATÉRAUX

A l'encontre de Notre-Dame de Paris, mais comme à Bourges et dans le chœur du Mans, le premier bas-côté est dépourvu de tribunes. C'est à ce dernier système, après bien des tâtonnements et des études, que se sont arrêtés les architectes, de St-John the Divine, à New-York. Il s'en suit que ce bas-côté est beaucoup plus élevé que le second. La différence de hauteur lui assure un bon éclairage latéral.

Entre la base de ses fenêtres et le sommet des arcades du deuxième bas-côté, l'espace libre correspond à la galerie du triforium dans la nef centrale ; il est destiné à recevoir les stations du chemin de la Croix. Celles-ci, parce que les nefs ont sept travées de longueur jusqu'au transept, s'y trouveront toutes contenues.

Le dernier bas-côté a vingt pieds de hauteur. Une fenêtre ouverte dans l'épaisseur du mur, au-dessus des confessionnaires, l'éclairera.

Son peu de hauteur fait ressortir l'élévation du premier collatéral et la hardiesse du vaisseau central. Ses voûtes sur plan carré, comme celles du premier collatéral, pourront être appuyées sur croisées d'ogives ou sur croisées d'arêtes.

LES AVANTAGES

Les cinq nefs, ainsi étagées, seront abondamment éclairées. Et grâce au grand nombre des piliers, aux jeux de perspectives, aux voûtes d'inégale hauteur et de chaud coloris azur et or, les effets de lumière y subiront de continuelles métamorphoses selon les différentes heures du jour.

Le système des doubles bas-côtés complique les dispositions de la construction, mais il offre un magnifique développement pour les circulations et les processions, chose à prévoir surtout dans un lieu de pèlerinage. Les bancs occuperont les trois nefs centrales. Ils pourront donner place à 1,400 personnes. Mais grâce aux larges espaces laissés libres, environ 5,000 personnes pourront se masser dans l'église pour les grandes solennités.

Le dernier bas-côté contiendra une large allée d'une quinzaine de pieds avec les confessionnaires. Ceux-ci se trouveront ainsi dans l'église, distribués le long des murs. De la sorte deviendront choses du passé les scènes de demi-pugilat entre pèlerins trop pressés d'en finir avec leurs péchés, qui illustraient parfois les abords des confessionnaires dans les chapelles extérieures de l'ancienne basilique.

Au centre du transept, dans un puissant rayon de lumière tombant des trois fenêtres, hautes de plus de quarante pieds qui s'inscriront dans les façades du transept, s'élèvera la statue miraculeuse de la bonne Sainte Anne. On la verra de tous les coins de l'église.

VERS L'ABSIDE

Par delà le transept, terminé à ses deux extrémités par des chapelles en forme d'abside, s'étendra le chœur long de soixante-cinq pieds, assez vaste, par conséquent, pour qu'un grand nombre de prêtres puissent se placer dans les stalles et que les cérémonies liturgiques, les offices pontificaux, surtout, puissent s'y dérouler avec ampleur et dignité.

LE SYMBOLISME DE LA LUMIÈRE

Avec sa puissante clôture de piliers que relieront les dorsaux des stalles et, dans l'hémicycle, des grilles en fer forgé, il recevra la lumière somptueuse et chaude des verrières

(2) Cf. *La Nouvelle-France*, août 1911.
L'Action Catholique, nov. 1918, 25 juin 1920.

inscrites au clair étage de l'abside comme celle des fenêtres du déambulatoire et des chapelles rayonnantes. Cette parure chatoyante convergera en rayons de toutes nuances vers le centre de l'abside, vers l'autel où résidera Celui de qui la bonne sainte Anne obtient les miracles et qui a pu en toute vérité se proclamer "la Lumière du monde". Et cette poésie profonde de lumière sera comme le symbole de la parole divine.

La nouvelle basilique conservera la direction est-ouest de l'ancienne. Elle va se trouver, de la sorte, orientée d'après les règles liturgiques, le sanctuaire du côté du soleil levant. C'est là une loi que, dans plus d'un cas, on a le tort de ne pas observer quand on bâtit des églises. A cause de l'observance de cette règle ici, à cause aussi du grand nombre de fenêtres, le soleil du matin, à flots, inondera le chœur et les chapelles. Par les fenêtres des longs pans et du transept sud la lumière du midi se répandra abondante et chatoyante dans tout l'édifice. Et à l'heure de l'office de l'après-midi ou du soir, les verrières de la grande rose s'illumineront des feux du soleil sur son déclin et, en leur restituant toutes les couleurs du prisme, ils en prodigueront la richesse dans les nefs tranquilles.

UNE GAMME DE STYLES

Quatre chapelles profondes, et qui pourront être d'un bel effet, s'ouvriront dans le pan oriental du transept, chaque côté du chœur. En outre le déambulatoire, voie de 18 pieds de largeur qui contournera le chœur, déploiera, comme les pétales d'une fleur gigantesque, la rayonnante parure des chapelles absidales, accueillantes dans le jour coloré, très doux, qu'y déverseront leurs vitraux.

Comme ce sont autant de petits édifices qui se greffent sur le grand, chacune de ces chapelles, celles du transept comprises, pourra se caractériser par sa physionomie particulière, posséder sa nuance de style ou même son style propre. Et l'ensemble pourra constituer comme une gamme de styles. L'unité du monument n'y perdra rien. D'autre part, l'intérêt, la variété de même que le point de vue artistique y gagneront. Cette conception a permis aux architectes de St-John the Divine, à New-York, de réaliser une attachante série de petits chefs-d'œuvre.

Le fait d'avoir isolé les chapelles des nefs offre, entre autres avantages, celui de permettre aux prêtres de célébrer leurs messes sans déranger l'office principal et sans être distraits par le va et vient ou même les conversations des pèlerins, comme cela se produisait dans les chapelles latérales de l'ancienne basilique.

EN RÉSUMÉ

Et voilà, rapidement esquissée, la silhouette de la future basilique de la bonne sainte Anne. On a constaté que je n'ai touché ni aux détails ni à la décoration. Il n'y a encore rien de fixé à ce sujet. Chaque chose en son temps. J'y reviendrai quand il y aura du nouveau. Ce que je puis dire, cependant, c'est que la décoration intérieure sera simple, faite surtout des lignes architecturales, des verrières, des chapiteaux en pierre sculptée des piliers et colonnettes.

Cette sobriété fera que la basilique coûtera moins cher que d'aucuns le croient. Elle restera loin en deçà du prix que des correspondants de journaux puissants dans le domaine du jaunisme et de l'exagération ont fixé au gré de leur imagination.

SOYONS GÉNÉREUX

Il va sans dire que la construction de la basilique prendra plusieurs années : sept ou huit ans. Et c'est à l'esprit de foi comme à la générosité bien connue de notre peuple que les RR. PP. Rédemptoristes s'adressent pour relever en l'honneur de la Patronne de notre Province un sanctuaire digne d'elle, un sanctuaire qui soit à l'abri des flammes.

Que les aumônes de tous affluent, généreuses, vers Ste-Anne. Qu'elles aillent concourir à la reconstitution de ce monument de la reconnaissance nationale.

UN PROGRAMME

Chacun a pu constater que cet édifice ne sera pas la copie servile ou la réplique de telle ou telle grande église européenne, qu'elle ne constitue pas une composition strictement romane ou ogivale de telle ou telle époque, quelque chose comme un bon devoir d'archéologie fait par un étudiant consciencieux. Ce n'est pas cela.

Nous ne sommes plus au moyen âge. Nous sommes en possession de matériaux nouveaux avec des moyens nouveaux de bâtir et avec des connaissances plus complètes qu'autrefois des lois de la dynamique(3). Nous devons en outre tenir compte de notre climat, du fait que nous ne vivons ni aux États-Unis ni en Angleterre ni en France, mais que nous sommes au Canada, que nous n'y sommes ni des exilés ni des voyageurs, que nous y formons un peuple, avec ses traditions, son histoire et sa littérature, en possession, donc, de ses moyens d'expression.

Cela ne veut pas dire qu'il faut faire table rase du passé et faire de l'étrange comme certains des nôtres et certains étrangers en ont fait et en font encore, dans notre pays. Non ! Procédons comme les constructeurs du moyen âge. Ils ne furent ni des copistes ni des révolutionnaires. Ils surent tirer profit des formules et de l'expérience du passé pour rajeunir l'art de la construction, l'adapter à leur temps et à leur milieu.(4)

En tenant compte de ces facteurs nous avons cherché non pas à créer un style, parce que un style est toujours la résultante d'un ensemble de tentatives collectives disciplinée par une tradition(5), mais nous avons essayé de faire un édifice de style, de trouver une formule intermédiaire entre le roman et le gothique, d'où se dégage, croyons-nous, une impression très moderne et bien de chez nous.

J.-T. NADEAU, ptre.

(3) Lire à ce sujet les savantes démonstrations de J. Guadet : dans son *Cours d'architecture*. Vol. III.

(4) C'est ce qu'ont fait les meilleurs architectes français contemporains, à commencer par Viollet-le-Duc, pour continuer par Bossan, Héret, Laisné, Devèse, de Pascal, Duthoit, Ballu, Baltard, André, Espérandieu, Vaudremer, Hardy, Vaudoyer, Gosset, le P. Etienne, Barbier, Brunel, de Baudot, Perret, Sainte-Marie-Perrin, Magne Cordont nier. C'est ce qu'ont fait des architectes de haute valeur comme Bentley et Gilbert-Scott en Angleterre ; Cromes, Goodhue, McGinnis et Cram aux États-Unis, J.-B. Cuyers, avec la cathédrale catholique de St-Bavon de Harlem en Hollande, Gaudi en Espagne, par Abel Fabre, vo. III.

(5) Cf. *Pages d'Art chrétien* par Abel Fabre.

Quel que soit le genre de mort qui nous enlève, soyons certains de n'être pas privés de la miséricorde du Seigneur, qui seule peut nous sauver aussi bien dans une mort subite, que dans une mort prévue. — Ste GERTRUDE.

Un sermon original

JE viens de lire dans le *Messenger*, une histoire du Père Fouquet : "Père, démarie-nous !" Ça me rappelle une autre histoire qui vaut la peine d'être repêchée dans la mer de l'oubli, et qui, j'en suis sûr, n'a jamais été publiée.

Le Père Fouquet, Oblat de Marie, fut un rude missionnaire. Peut-être avait-il bien un peu peur du Bon Dieu, mais certes il n'eut jamais peur ni du diable, ni des Indiens, ni du reste du monde. C'était un maître dompteur.

Ce fut lui qui fonda cette mission St-Eugène des Kootenays, il y aura bientôt 50 ans, dans le Nord-Ouest canadien.

En ce temps-là, les Kootenays étaient encore bien sauvages. Errant dans les montagnes, vivant de pêche et de chasse, poursuivant avec leur arc l'ours et le cougar, ils étaient de féroces guerriers. Chez eux, pas besoin de la danse du soleil pour prouver leur endurance. Une seule chose, à leurs yeux, revêtait le cachet de la force : traverser les montagnes, porter la guerre chez les *Gens du Sang* ou les *Pieds Noirs*, et rapporter des scalpes à leur ceinture.

Pourtant les Kootenays avaient un point faible ; et je dois dire, à mon regret, qu'ils sont encore un peu faibles sur ce point aujourd'hui.

Ils aiment outre mesure "l'eau de feu", l'alcool. Avec cela, disaient-ils, nous n'avons plus peur même du diable.

Or, un jour que "l'eau de feu" devait couler avec plus d'abondance que d'habitude, le Père Fouquet résolut de frapper un coup décisif. C'était la veille d'une grande fête ; la foule remplissait déjà le village, et des voitures nouvelles passaient encore au poste de Sainte-Marie River. Tout le monde sera là... Ce sera une vraie débauche de boisson.

Mais le redoutable Missionnaire avait son plan... Le dimanche, de bon matin, il se lève, et dit sa messe, tout seul, dans sa cabane.

Puis, il se rend à l'église, enlève le Saint Sacrement, le Crucifix, les chandeliers, les nappes d'autel, et prépare sur l'autel, deux petits chandeliers, une cruche de... *whisky*, et deux verres.

A l'heure de la messe, il allume les deux chandeliers, sonne la cloche, et s'en va chez lui fumer sa pipe.

L'attente des Indiens est longue à l'église.

Finalement, le bedeau vient trouver le Père.

— Père, es-tu malade ? Pourquoi ne viens-tu pas prier ?

Il entre à l'église ; elle est bondée... Il toise son monde :

— Le bedeau me demande pourquoi je ne prie pas ce matin. Moi, je prie le Bon Dieu, mon Créateur.

“ Votre Dieu, à vous, le voilà ! (en montrant la cruche).

Et il retourne chez lui finir sa pipe.

...Le coup porta.

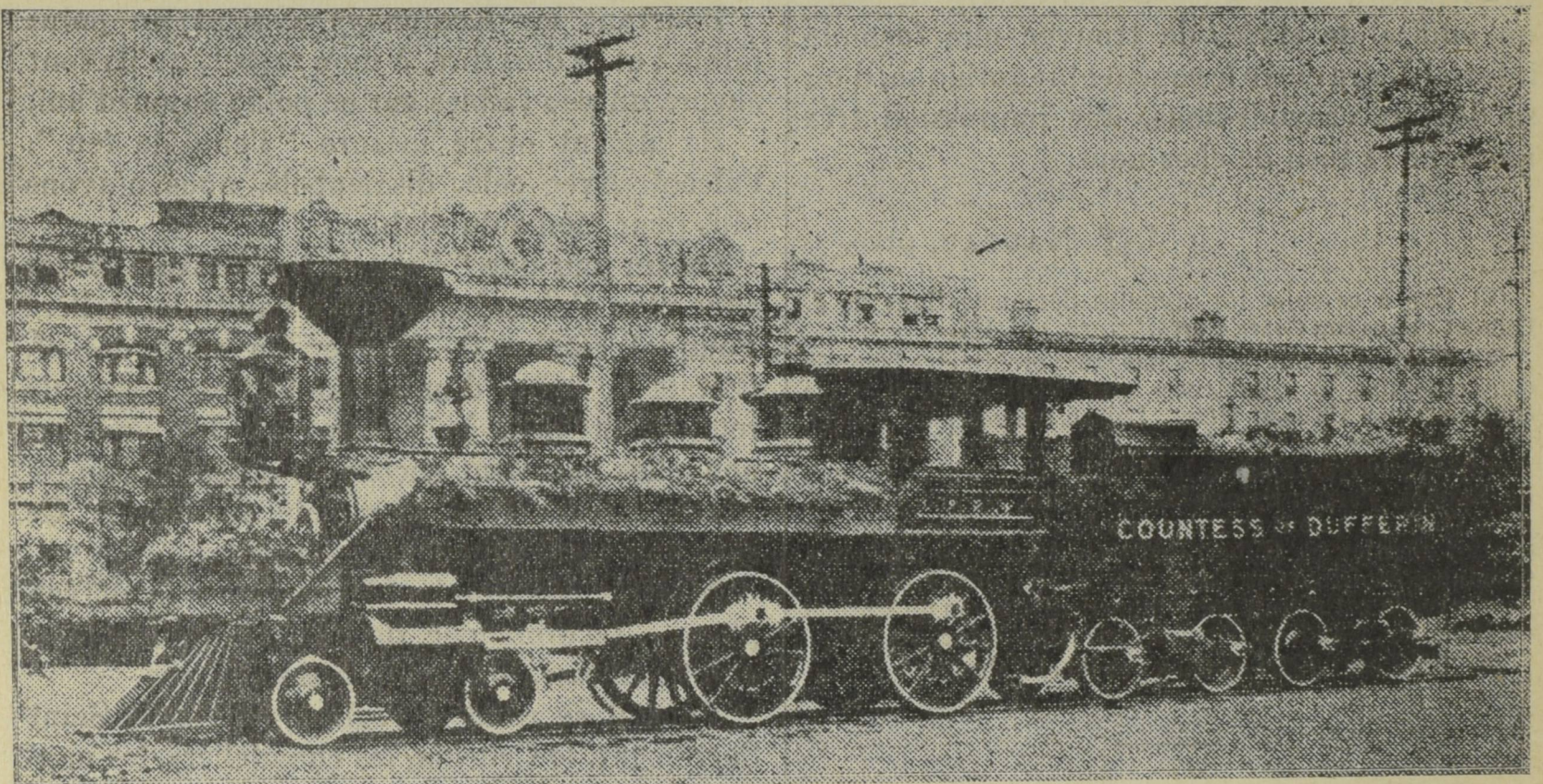
Une délégation s'en vint bientôt le trouver, et il consentit à leur parler de nouveau. Ce jour-là, le Père Fouquet tonna contre le *whisky*, et le cœur des Indiens “ *se fit petit*”. Ils n'eurent pas de messe, mais ils firent pénitence et promirent de ne jamais retourner à ce dieu, le diable en bouteille. Les fruits de cette leçon durent encore.

Ernest LAMBOT. O.M.I.

Ce qui importe

Qu'importe le succès, l'honneur, la gloire, qu'importe la douleur, la souffrance ? Qu'importent toutes ces joies et toutes ces misères qui passent, devant les divines compensations d'en haut ! Qu'importe cette petite chétive vie d'un jour devant l'autre. “ L'autre vie, l'autre vie, s'écriait un vieux soldat, qu'est-ce que c'est que l'autre vie ? en vérité, il n'y a que celle-là !... ” Bienheureux les pauvres, bienheureux les doux et les faibles... bienheureux, vous qui souffrez, vous qui avez bu jusqu'à la lie le calice des amertumes... vous tous les accusés, les calomniés, les méprisés, les abandonnés d'ici-bas. Réjouissez-vous, cette vie passe et l'autre arrive !... O vous tous, fils de la grande et douloureuse famille humaine, réjouissez-vous l'heure arrive, l'heure de la vérité, l'heure de la justice, l'heure de l'amour et du bonheur.

Père VAN TRICHT, S.J.



UNE RELIQUE DES PREMIERS JOURS DU C. P. R.

Cette locomotive fut la première construite pour le Pacifique Canadien.

Elle est conservée, comme relique, dans un parc public de Winnipeg.

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

La Tragédie, la Comédie et Molière

EN décembre 1662, au Palais-Royal, Molière joue "l'Ecole des femmes" son premier "grand ouvrage". La nouveauté et l'importance en sont si vivement senties qu'il se fait une querelle de "l'Ecole des femmes", comme il y avait eu la querelle du "Cid", comme il y aura une querelle d'"Andromaque", comme nous avons, nous, une querelle de "l'Appel de la race". On accuse Molière de plagiat, de péchés graves contre les lois d'Aristote; d'équivoques grossières, d'allusions impertinentes à la religion, de fautes mortelles contre la morale.

Molière se défend avec rudesse. Il instruit le procès de son œuvre dans une petite comédie de circonstance: "La critique de l'Ecole des femmes". Il se montre même injuste pour la tragédie. "Lorsque vous peignez des héros, dit-il, (scène VII), vous faites ce que vous voulez. Ce sont des portraits à plaisir, où l'on ne cherche point de ressemblance; et vous n'avez qu'à suivre les traits d'une imagination qui se donne l'essor et qui souvent laisse le vrai pour attraper le merveilleux. Mais lorsque vous peignez les hommes, il faut peindre d'après nature. On veut que ces portraits ressemblent; et vous n'avez rien fait si vous n'y faites reconnaître les gens de votre siècle. En un mot, dans les pièces sérieuses, il suffit pour n'être point blâmé, de dire des choses qui soient de bon sens et bien écrites; mais ce n'est pas assez dans les autres, il y faut plaisanter; et c'est une étrange entreprise de faire rire les honnêtes gens."

* * *

Molière est avocat habile.

L'imagination, en effet, a grande part aux pièces tortueuses de Corneille vieillissant. Et il se trouve au temps de Molière, des tragédies de second ordre dont tout le mérite vient de l'intrigue. L'imagination seule s'y est donnée beau jeu. Quelques œuvres de Quinault, de Bomsault, "Héraclius" de Corneille âgé, sont de cette qualité; tout y est dans la trame. Celle-ci emmêlée d'abord comme un peloton de fil dans le panier aux épluchures se dénoue ensuite très sagement.

Ainsi dans "Héraclius", Phocas usurpe le trône de Constantinople, en égorgeant l'empereur Maurice et ses deux fils. Mais Léontine, gouvernante des jeunes princes, sauve l'un d'eux, en laissant immolé son propre enfant, puis substitue l'enfant sauvé à Marcian, fils de Phocas. Tout l'intérêt repose donc sur les deux substitutions imaginées par le bon vieux Corneille. Au IV^e acte, Phocas vaguement instruit de ces substitutions, voudrait faire mourir Héraclius, mais il craint de tuer son fils Marcian. Il interroge Léontine.

— "M'as-tu livré ton fils? As-tu changé le mien?"

Et la gouvernante répond.

— "Devine, si tu peux; et choisis, si tu l'oses."

Molière aurait donc raison.

Il a oublié cependant qu'à la tragédie d'intrigue, tragédie de second ordre, correspond la comédie d'intrigue, comédie de second ordre également. Est-il mauvais père et père oublieux ou s'il s'abuse sur le caractère de "l'Etourdi" et des "Fâcheux"?...

* * *

En tous cas, Molière n'a pas voulu tenir compte dans son plaidoyer des chefs d'œuvre du grand Corneille: le Cid, Horace, Cinna, Polyeucte. Et les tragédies de Racine paraîtront bientôt qui le contrediront plus complètement encore. Chez le Corneille des beaux jours, comme chez Racine, et comme dans toute comédie, l'imagination fournit les accessoires; le jugement, la raison, l'esprit d'observation procurent seuls les pièces de résistance.

Une grande vertu supérieure à de grands malheurs; un crime épouvantable puni d'un juste châtement; voilà l'objet de ces tragédies. Cette impasse terrible où sont enfermés Rodrigue et Chimène et dont ils ne peuvent sortir que par un exceptionnel effort de volonté, voilà bien l'exemple de la force tragique. L'action du "Cid" nous intéresse et nous émeut, parce qu'un dépit de la mort du comte, Chimène aime toujours Rodrigue et que Chimène demandant la tête de Rodrigue ne continue pas moins de l'aimer. Les résolutions

intérieures des personnages, conséquences de leurs caractères indomptables, font s'engager, varier et avancer l'action. Celle-ci n'existe pas si Rodrigue cède à son amour plutôt qu'à son père et laisse la vie au comte ; l'action n'existe plus si Chimène obéit à ses sentiments et abandonne au roi le soin de venger son père. Et dans "Polyeucte", l'action repose encore sur la lutte intérieure qui harcèle Polyeucte partagé entre son amour pour Pauline et son amour pour Dieu ; sur les troubles de Pauline, hésitante entre le devoir qui commande et une ancienne affection qui se réveille.

Le drame se déroule dans l'intérieur des âmes. Une intelligence vive, une sensibilité vibrante, un esprit fin et pénétrant peuvent l'édifier ; l'imagination seule n'y peut rien que fournir l'intrigue. Et il en va du "Cid" comme du "Misanthrope", ni plus ni moins. Tous les deux ont leur source dans la connaissance profonde de l'âme humaine.

* * *

Du reste, le héros tragique doit être peint "d'après nature" comme le personnage de comédie. L'un et l'autre sont réels ; tous deux ont la complexité de la vie. Il faut que Rodrigue soit vraisemblable comme Alceste ressemblant.

Toutefois, un assemblage de vertus et de vices communs s'observe à chaque instant dans les faits et gestes du vulgaire. Une haute vertu, un grand caractère sont l'apanage d'une élite et ne peuvent être saisis que par l'observateur profond. Un Rodrigue ressemblant et vraisemblable est plus difficile à conduire sur la scène qu'un Monsieur Jourdan fidèle. Les qualités et les défauts de ce héros, très étendus, sont plus difficiles à mesurer, raisonnablement. Et les nuances sont nombreuses qu'il faut établir. L'héroïsme de Rodrigue est mâle, celui de Chimène — toute virile qu'elle soit — est féminin. Et l'héroïsme d'Auguste n'est pas celui de Rodrigue. Car la sensibilité de Chimène est plus vive que celle du "Cid" et l'héroïsme d'Auguste a été préparé dans un cabinet politique.

Si le poète donnant "libre essor à l'imagination" nous avait montré un Auguste emporté, fougueux et de tous points copié sur Rodrigue, le parterre tout aussi bien que la cour et la ville se seraient récriés. Il faut que le tragédien suive les données de l'histoire et se garde de

"Peindre Caton galant, et Brutus dameret."

Enfin, l'objet du tragique comme du comique se trouve dans la réalité humaine. Il n'y a qu'une différence de ton — s'il s'agit de la grande comédie.

Les passions humaines sont toujours tristes quand on les regarde dans leur cause qui est l'erreur et dans leur effet qui est le malheur. La grande comédie, — Tartuffe, Don Juan, le Misanthrope — est aussi triste pour l'homme réfléchi, qu'une tragédie classique et Molière à certain moment est vraiment si tragique,

"Que lorsqu'on vient d'en rire, on devrait en [pleurer]."

Ses trois grands chefs-d'œuvre, du reste — Tartuffe, l'Avare et le Misanthrope — ne sont-ils pas, suivant le mot d'un critique "des tragédies bourgeoises qu'il a essayé de faire entrer dans le cadre de la Comédie".

Et alors, en quoi la tragédie est-elle plus que la comédie, une œuvre d'imagination? . . .

* * *

La comédie veut le rire du spectateur, la tragédie les larmes de l'auditoire. Faire rire les honnêtes gens, "étrange entreprise" s'écria Molière.

"Pour me tirer des pleurs, il faut que vous pleu- [riez]" dit Boileau. Entreprise non moins étrange.

Car est-il plus difficile de faire rire que de faire pleurer?

C'est une espèce de disproportion qui fait rire.

Chrysale dans les "Femmes savantes" prend la ferme résolution de ne pas plier devant Philinte et sitôt que sa femme paraît, il s'efface. La cause fait semblant d'être grande, l'effet est nul.

Et le rire vient de la légèreté. Celui qui rit beaucoup est léger ou se fait léger accidentellement, par nécessité ou par circonstance.

Le rire indique encore qu'on s'arrête à la superficie de la chose dont on parle. On la regarde du dehors, elle est bizarre, on rit. Enfonçant un peu, qui sait si au lieu du rire on ne trouverait des larmes.

Les larmes viennent de plus loin que le rire, en effet. Elles révèlent souvent à celui qui les verse ou à celui qui les voit, l'existence de profondeurs qu'il ignorait dans lui-même.

En un mot, le rire est produit par la disproportion des choses, les larmes par leur profondeur. Et comme il est plus facile de voir ou montrer la disproportion des choses que leur profondeur, ainsi il me paraît plus facile de provoquer le rire que les larmes, d'édifier une comédie qui atteigne sa fin, qu'une tragédie qui soit parfaite.

* * *

Certes, Molière assiégé par les pédants et les sots semble assez excusable d'avoir voulu rehausser la comédie dans l'estime des profanes. Encore que certaines tragédies de ses adversaires lui donnassent raison, il a eu tort, cependant, de généraliser. Si la comédie est difficile, la tragédie ne l'est pas moins, et l'une et l'autre demandent plus de connaissance des hommes que d'imagination. Mais la tragédie l'emporte, à mon avis, sur sa rivale par la supériorité de son but : la supériorité des larmes noblement versées sur le rire même le plus fin.

Ferdinand BÉLANGER.

Le paté de Lord Clayford

Lord Clayford, riche Anglais qui vivait sous la Restauration, était un original. Il avait un fils unique, très choyé évidemment, et pour qui il avait rapporté d'un de ses lointains voyages un superbe chien de Terre-Neuve.

Ce chien, nommé Black, était le compagnon de jeux de l'enfant.

Un jour, en passant dans le parc, le jeune garçon glissa au bord de l'étang, et fit un dangereux plongeon. C'en était fait de lui sans le prompt secours que lui apporta le brave terre-neuve. Saisissant son jeune maître à pleine gueule, il le ramena sur la berge.

On comprend sans peine toute la reconnaissance dont fut rempli le cœur du père pour le sauveur de son enfant ; mais ce qu'on devinerait difficilement, ce fut la manière dont il la témoigna.

Peu de jours après le sauvetage, il rassembla toute la famille dans un superbe festin. Sur la table somptueusement servie, trônait un immense paté en forme de tombeau.

— Mes amis, dit lord Clayford, la voix tremblante d'émotion et désignant ce chef-d'œuvre de l'art culinaire, ici repose le bon Black, à qui je dois mon fils : j'ai pensé que le meilleur moyen de lui prouver ma gratitude était de le distribuer à chacun de vous. Imitiez-moi donc, et que vos estomacs lui servent de demeure dernière.

Et tout en essuyant une larme furtive, le noble lord entama gravement l'avant-dernière demeure du pauvre Black.

Ses convives, dont on devine la surprise, l'imitèrent, mais malgré tous les codes de politesse et le désir de satisfaire leur amphitryon, les portions coupées furent minces, et le paté retourna à l'office, fort peu endommagé.

Le plus rare des mammifères connus

La terre, bien qu'elle ait été sillonnée en tous sens par les explorateurs, offre encore aux investigations des savants et des voyageurs intrépides de vastes régions pleines de mystères. La faune et la flore de certains pays nous sont encore à peu près inconnues, et nous offrent des formes étranges et inattendues.

Un des animaux les plus rares de notre globe, est le tarsier (*tarsium spectrum*). Bien des établissements scientifiques du monde entier l'achèteraient fort cher, s'il était possible d'en transporter un spécimen vivant hors des forêts de la Malaisie. C'est là, en effet, là seulement qu'on trouve ce mammifère insolite. Il passe la journée tapi dans un creux d'arbre et ne sort que la nuit, à la recherche des insectes.

Son surnom scientifique — *spectrum* — lui vient de sa face étrange, où les yeux énormes et sans regard rappellent l'apparence des cavités oculaires d'un crâne humain.

— Jean, j'avais laissé un gâteau sur la table, et je ne le vois plus...

— C'est que, maman, je l'ai caché.

— Et où cela, petit vilain?...

Jean, très sérieux, montrant son estomac :

— Ici !...

EPHEMERIDES CANADIENNES

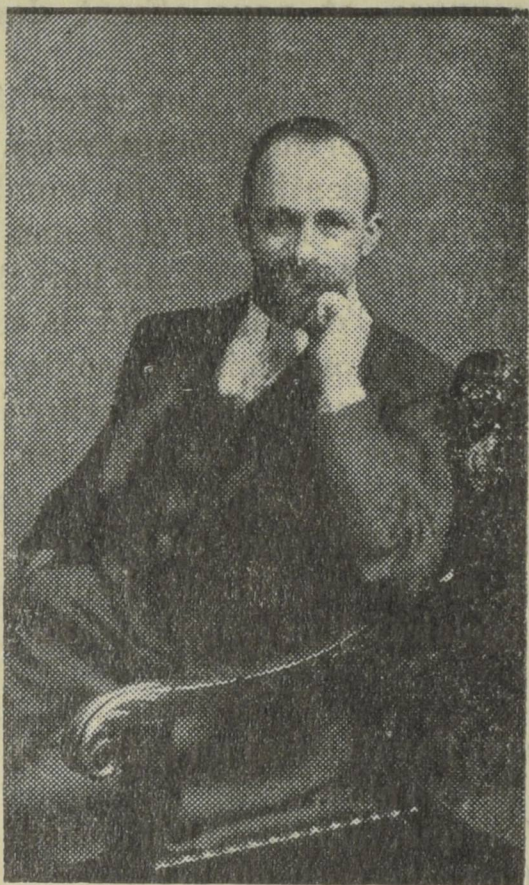
MARS 1923

1.— A Ottawa, décède à l'âge de 77 ans et sept mois, Sir Walter Cassels, juge en chef de la Cour d'Échiquier.

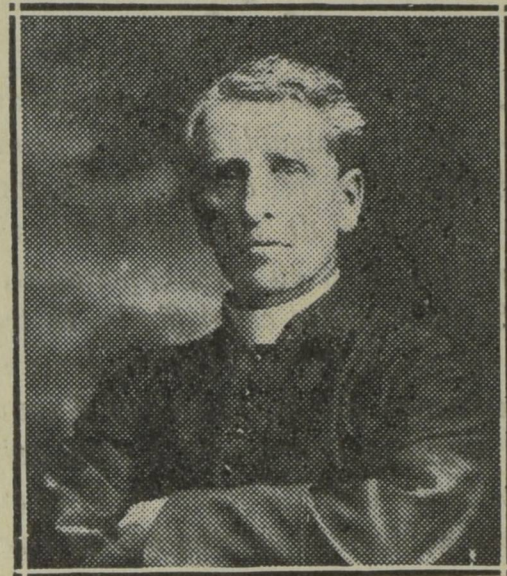
2.— Le gouvernement de Québec accorde le contrat pour la construction du barrage de Kénogami à la Cie " Nova Scotia Construction " dont le bureau principal est à Montréal. La soumission de cette compagnie était de \$985,682.00.

5.— M. A.-M. Irvine, président du Comité exécutif de la " Ha ! Ha ! Bay Sulphite Co " de Port Alfred, annonce la démission de M. J.-E.-A. Dubuc, comme membre du bureau de l'exécutif de cette compagnie. La maladie force également M. Dubuc d'abandonner une position semblable à la " Saguenay Pulp and Paper Co." M. Dubuc partirait bientôt pour la France ?

7.— Le total de la production minière au Canada, pour 1922, est évalué à \$183,000,000, soit une augmentation de \$11,000,000. sur le rendement de l'année précédente.



M. J.-E.-A. DUBUC



Feu l'abbé S. RICHARD

9.— Une dépêche de Buffalo annonce que la Compagnie L.-R. Steel Limitée a fait cession de ses biens. Cette compagnie, dans laquelle plusieurs de nos compatriotes ont des intérêts, possédait quatorze magasins au Canada dont deux à Québec.

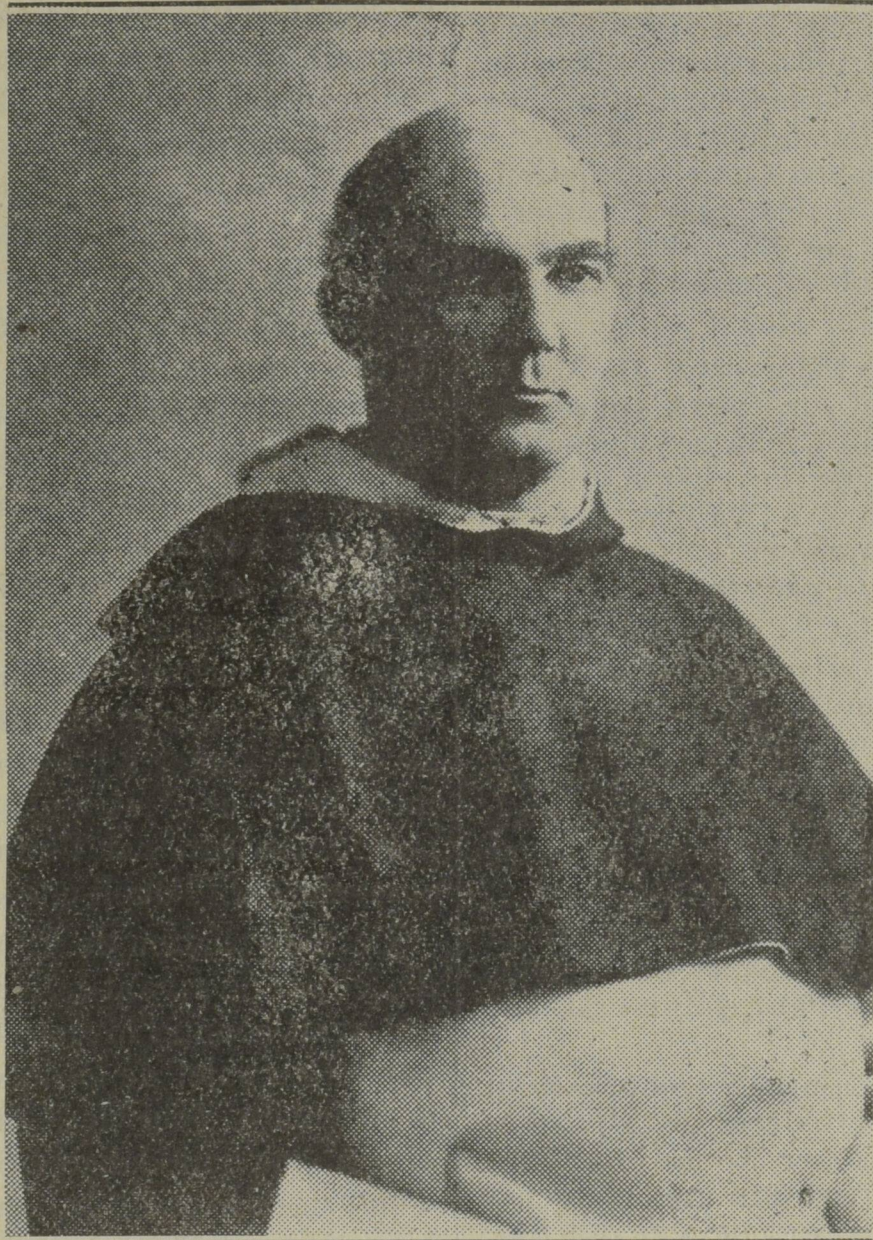
10.— Une dépêche nous apprend que le T. R. P. D. Rouleau, Provincial des Dominicains au Canada, vient d'être nommé, par le Saint Père, évêque de Valleyfield en remplacement de S. G. Mgr Emard, promu à l'archevêché d'Ottawa.

— Au Collège de la Côte des Neiges, décède le R. Père Alfred Crevier, assistant provincial des Pères de Sainte-Croix. Le défunt n'avait que 60 ans.

11.— Dans une causerie donnée à Montréal sur " les périls de notre civilisation ", M. Hilaire Belloc, le fameux publiciste catholique anglais, déclare : " qu'il n'y a pas de paix réelle entre la France et l'Allemagne ; elle n'existera point avant que le plus fort des antagonistes ait imposé ses conditions ".

12.— Le conseil de ville de Montréal rejette le projet de l'avance de l'heure pour 1923 et pour les années à venir aussi longtemps qu'une loi n'interviendra pas pour généraliser la mesure.

13.— A Portneuf, à l'âge de 57 ans, décède M. l'abbé Salluste Richard, curé de cette paroisse. Il était le frère de M. le chanoine Charles Richard, ancien curé de St-Romuald, et de M. l'abbé Joseph Richard, curé de St-Aubert.



S. G. Mgr D. ROULEAU évêque-élu de Valleyfield

14.— Le R. Père Dagnaud, eudiste, curé du Saint-Cœur de Marie de Québec, bénit le nouvel hôpital pour les enfants, sur la rue Grande-Allée, qui a été fondé récemment par un groupe de citoyens de notre ville. Ce nouvel établissement charitable sera connu sous le nom de l'Hôpital de l'Enfant-Jésus.

15.— Un incendie détruit de fond en comble l'Hôpital des Incurables de Montréal. Les 350 malades qui étaient hospitalisés dans l'établissement ont pu être conduits en lieu sûr. Les pertes matérielles sont évaluées à près d'un million de piastres.

17.— *L'Action Catholique* donne en primeur à ses lecteurs les plans de la future Basilique de Sainte-Anne de Beaupré.

17.— Une centaine de citoyens de Québec et de Montréal, sur l'invitation du Lieutenant-Gouverneur de la province d'Ontario, se rendent à Toronto, où ils sont reçus comme des citoyens de la Ville-Reine. A la tête de ce groupe, on remarquait l'hon. R. Lemieux, président de la Chambre des Communes à Ottawa, et l'hon. L.-A. Taschereau, premier-ministre à Québec. A cette occasion, *Le Globe* de Toronto publie en français un article souhaitant la bienvenue aux délégués québécois.

19.— L'Hôtel de St-Roch est détruit par un incendie et deux pensionnaires, M. le docteur A. Gaboury, de Donnacona, et M. L. Jobin, de St-Augustin, périssent dans les flammes.

20.— Une dizaine de maisons et une église protestante sont détruites par un incendie à Coaticook, et un vieillard périt dans les flammes.

23.— La course des chercheurs d'or vers les placers aurifères des cantons Rouyon et circonvoisins, à peu près à mi-distance entre le Témiscamingue et le Transcontinental, va décider, croit-on, le Pacifique Canadien à prolonger son embranchement en construction, de Kipawa jusqu'au centre de la région minière. Ce serait une extension de 46 milles environ, au-delà du terminus d'abord visé : le barrage du lac des Quinze.

16.— Les autorités de l'Université de Montréal ont été agréablement surprises d'apprendre de la part de celles du Pacifique Canadien, que la grande compagnie de chemin de fer a l'intention d'accorder à l'Université de Montréal la faveur de quelques bourses permanentes pour des étudiants pauvres.

— Prenant comme sujet "l'idée canadienne" M. William H. Moore, le sympathique publiciste canadien de Toronto, dans une conférence faite au Canadian Club, de cette ville, affirme que "la justice véritable enfin accordée par l'Ontario à la minorité de langue française, c'est l'unique base sur laquelle on peut se flatter d'édifier une nation canadienne".

— L'honorable juge J.-D. Cameron, de la Cour d'Appel du Manitoba, meurt subitement, à l'âge de 64 ans, à Saint-Paul, Minn., où il se trouvait de passage.

— A la suite d'une vigoureuse dénonciation de M. Casgrain, député fédéral de Montmorency-Charlevoix, sir Lomer Gouin annonce qu'il va soumettre d'importants amendements à la loi des faillites, dont tant de gens ont à se plaindre.

— Le ministre fédéral du Commerce, M. Robb, expose aux Communes que 13,098,660 minots de grain, dont 12,908,028 de blé, sont passés par l'élévateur terminal de Vancouver en 1922. Les recettes totales furent de \$171,273.03 et les dépenses de \$73,868.50.

27.— L'hon. M. Graham annonce à la Chambre fédérale que le Réseau des Chemins de fer Nationaux accuse, pour l'année 1922, un déficit total de \$60,251,845. soit \$12,410,433. de moins qu'en 1921.

31.— Le club Ottawa conserve le titre de champion du hockey et la coupe Stanley en remportant la victoire sur le club Eskimos d'Edmonton.

— On est à construire un nouveau barrage sur la rivière St-Maurice à l'endroit appelé la Gabelle. Ce barrage donnera une force additionnelle de 120,000 chevaux-vapeur à la Shawinigan Water Power Co.

Invention de mort anéantie

C'est un fait probablement unique dans l'histoire qu'un roi de France, Louis XV, achetant le secret d'une invention meurtrière qui lui donnait une grande supériorité sur ses ennemis, et l'achetant pour l'anéantir aussitôt, par scrupule d'humanité.

Le fait remonte à 1759. Il est ainsi raconté par Mme de Genlis : "On soutenait sur mer, contre les Anglais, une guerre désastreuse. Un homme, qui avait retrouvé le funeste secret du *feu grégeois*, le donna au roi. L'expérience se fit sur le grand canal de Versailles (M. de Montesquiou y était), et elle réussit parfaitement : le feu, dans un instant, fut mis sous l'eau aux bateaux. Le roi fit venir l'inventeur dans son cabinet, lui défendit avec menaces de jamais publier cet affreux secret, en ajoutant qu'il croirait lui-même commettre un crime atroce en s'en servant contre ses ennemis. Le roi fit donner à l'inventeur une pension de mille écus, et c'est ainsi qu'une invention si pernicieuse fut, par l'humanité de ce prince, ensevelie dans l'oubli une seconde fois."

Cette révélation de Mme de Genlis, est confirmée par un savant écrivain, Coste d'Arnobat, qui avait connu l'inventeur, avait été consulté par lui au sujet de la découverte et avait fait le mémoire pour le Conseil du roi. Coste ajoute que son dangereux industriel "offrait d'enfermer dans un canon de bois, qu'un seul homme pourrait porter, 700 flèches remplis de sa composition, lesquelles s'enflammeraient, éclaterait et mettraient le feu en tombant." L'inventeur était l'artificier Torré, qui aurait reçu non pas mille, mais deux mille écus de pension. On le fit, de plus, chevalier de l'Ordre de Saint-Michel. Une fois achetée, on se hâta d'anéantir l'invention ; et malgré les recherches les plus minutieuses aux Archives pendant la Révolution on n'en trouva aucune trace.

Ce trait si rare fut imité par Louis XVI.

M. Brun de Condamine avait proposé un boulet incendiaire. Louis XVI ne voulut pas qu'on utilisât cette invention inhumaine ; mais de peur que M. de Condamine ne portât ailleurs son secret, il le fit enfermer à la Bastille jusqu'à la signature de la paix, en 1782. Pour tout dédommagement, l'inventeur ne reçut que six cents livres.



Gauserie scientifique



La machine humaine

LA GLANDE THYROÏDE



A glande thyroïde est du genre de celles dites "endocrines", c'est-à-dire à sécrétion interne se répandant dans le courant sanguin.

C'est une des plus importantes, tant par la position qu'elle occupe que par son influence sur l'organisme.

Située en avant du larynx, à la base du cou, elle est essentiellement formée de deux lobes, un gauche et un droit, réunis par une isthme, et dont le gauche est fréquemment pourvu d'un prolongement qu'on appelle pyramide de Lalouette. On a comparé sa forme à un H majuscule ; mais elle ressemble peut-être plus à un V dont la base serait épaissie.

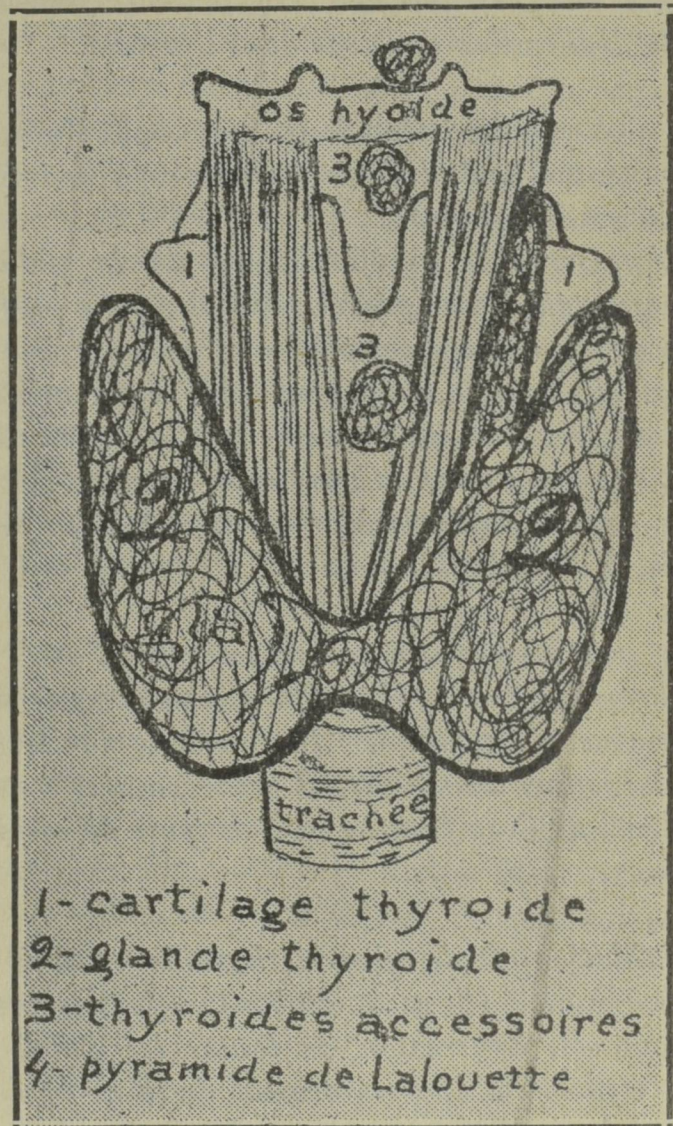
Son volume est très variable, moins considérable chez l'homme que chez la femme. A l'état normal la glande thyroïde n'est pas perceptible à l'extérieur ; mais lorsqu'elle est hypertrophiée, (goître, grosse-gorge), elle peut devenir énorme. Dans un cas rapporté par Bruns en 1891, le goître tombait jusqu'à l'ombilic, et avait un diamètre supérieur à celui du tronc.

Parfois la glande thyroïde, au lieu d'être hypertrophiée, est atrophiée, c'est-à-dire diminuée de volume.

Il est bon de remarquer qu'autour de la thyroïde gravitent très souvent, tels des satellites, de petites glandes de même structure et dont les propriétés sont les mêmes. On les appelle des thyroïdes accessoires.

* * *

La composition de la thyroïde ressemble à celle de toutes les autres glandes du même genre. Mais elle a cela de particulier qu'elle renferme un certain nombre de petits corpuscules, appelés parathyroïdes ou glandules parathyroïdiennes. Gros comme un grain de blé ou une petite fève, ils sont situés soit dans l'intérieur de la glande, soit sur sa face externe.



Comme toutes les glandes importantes, la thyroïde est irriguée par de nombreuses et volumineuses artères et veines, et cotoyée par des nerfs très importants, dont les "récurrents" sont les principaux.

* * *

Aux lésions de la thyroïde se rattachent des maladies connues depuis fort longtemps, encore qu'on n'en comprenne que vaguement le mécanisme. Ces maladies sont : le goître, le goître exophtalmique, le crétinisme, le myxœdème.

Le goître, ou la grosse-gorge est, comme son nom populaire l'indique, l'hypertrophie ou le grossissement de la glande, dont le volume peut devenir énorme. Souvent les malades n'en sont pas trop incommodés, à moins que la tumeur, prise entre l'extrémité supérieure du sternum (os central de la poitrine), et la trachée, ne comprime

cette dernière, des nerfs importants, ou des vaisseaux sanguins volumineux.

Mais le goître n'est rien moins que gracieux ; il est la cause d'une difformité particulièrement pénible chez les femmes. On le croit provoqué par la diminution de l'iode dans l'organe.

Il n'en va pas de même du goître exophtalmique, qui cause moins de difformité, mais est plus immédiatement dangereux.

L'hypertrophie, plutôt légère de la glande, s'accompagne d'une proéminence des yeux parfois si accentuée que les paupières ne peuvent plus les couvrir. Ces malades aux gros yeux souffrent aussi de désordres du côté du cœur ; et la mort subite les guette s'ils ne se font pas traiter à temps.

Le goître exophtalmique serait dû à un excès de sécrétion de la thyroïde.

Le crétinisme est provoqué par l'arrêt de développement de la thyroïde ou son absence plus ou moins complète. On le provoque facilement chez les jeunes animaux. Ses principaux effets sont le retard de l'ossification et l'atrophie de certains organes.

L'ablation de la glande thyroïde conduit au myxoédème. Il y a d'abord affaiblissement musculaire, dépression de toutes les fonctions, durcissement et épaissement de la peau de la face, déformation des mains et du visage, chute des poils, sécheresse de la peau, et chez les enfants surtout, arrêt de développement physique et mental.

Ces symptômes sont enrayés ou disparaissent complètement si l'on fait aux malades des injections d'extrait thyroïdien.

* * *

En résumé la thyroïde est une glande si importante que son extirpation totale est suivie de mort à brève échéance. Les cas de survie sont surtout dus à ce que des parcelles de glande auraient été oubliées, ou qu'on aurait laissé en places des thyroïdes accessoires. Ces dernières et les parcelles s'hypertrophient ensuite pour suppléer l'organe malade.

Quoique les savants ne soient pas encore absolument d'accord sur ce point, — comme sur bien d'autres, — il paraît très probable que la sécrétion

de la glande thyroïde sert à la nutrition et au développement des systèmes nerveux et osseux, pendant que celle des petites glandes parathyroïdes servirait surtout à neutraliser certains poisons de l'organisme. Mais il y a certainement une association fonctionnelle entre ces deux parties de l'appareil thyroïdien.

LE VIEUX DOCTEUR.

Les dangers physiologiques des courants électriques

IL fut un temps où l'on croyait que les effets physiologiques causés par le contact accidentel des conducteurs électriques avec le corps humain étaient d'une gravité proportionnelle à la tension du circuit : mortels avec les hautes tensions, bénins avec les faibles tensions. Au-dessus de 220 vols, danger de mort ; au-dessous, on devait toujours s'en tirer avec tout au plus une brûlure ; notamment, la tension habituelle des installations domestiques, 110 volts, ne pouvait créer que des secousses désagréables.

Les faits ont si souvent contredit cette règle qu'il serait fâcheux et dangereux de l'accepter encore.

Le danger des conducteurs électriques ne tient pas simplement à leur tension, mais aussi à quelques autres facteurs, qui peuvent primer sur celui-là, en sorte qu'on ne doit jamais penser et dire que tel conducteur à faible tension ne soit pas dangereux. Tous les conducteurs électriques peuvent devenir dangereux ; c'est toujours une imprudence de négliger les précautions usuelles d'installation et d'isolement des fils, bornes et appareils.

Comment évaluer le danger que présente une installation électrique ?

Pour qu'il y ait danger, il faut que le corps soit traversé par une dérivation du courant, et qu'on soit donc en contact simultanément par deux points du corps avec deux conducteurs de potentiels différents ; ces deux conducteurs peuvent être représentés soit par deux fils différents du même réseau, soit par un fil et l'sol.

C'est généralement entre les mains et les pieds que s'établit le circuit dangereux. Comme il est rare qu'on soit parfaitement isolé du sol au point de vue électrique, on doit généralement considérer comme dangereux le contact manuel même avec un seul des conducteurs électriques d'un réseau.

L'effet d'un courant électrique dérivé au travers du corps humain est de tétaniser les muscles de la respiration et d'élever soudainement la tension du sang dans les artères : arrêt de la respiration, arrêt du cœur. On a reconnu qu'il y a danger à partir du moment où l'intensité du courant dérivé à travers le corps atteint un dixième d'ampère.

Or, cette intensité dépend d'abord, naturellement, de la tension appliquée : elle est, par exemple, dix fois plus grande avec une tension de 1,000 volts qu'avec une tension de 100 volts ; mais elle dépend aussi de la résistance du circuit dérivé à travers le corps humain, résistance qui comprend celle, assez minime, des tissus profonds, et celle, beaucoup plus grande, de la peau qui est en contact avec les conducteurs.

A la rigueur, un ouvrier peut se permettre de toucher des deux mains un seul des fils d'une ligne industrielle à 10,000 volts, à la condition d'interposer entre le sol et ses pieds un tabouret isolant : la résistance considérable du tabouret ramène à une valeur insignifiante l'intensité du courant qui traverse le corps de l'ouvrier.

Le même ouvrier peut, sans s'isoler du sol, toucher de ses mains calleuses une borne d'un circuit à 110 volts, sans aucune gêne, alors qu'un autre individu aux mains délicates, peu habituées aux gros travaux est déjà très désagréablement impressionné par ce contact.

Dans des circonstances particulières où les contacts électriques du corps avec les conducteurs sont fortuitement très bien assurés, la mort peut survenir même dans le cas de tension de 100 ou 90 volts, voire d'une cinquantaine de volts. Ces circonstances se vérifient lorsque l'individu est mis en contact avec la terre par des objets métalliques de surface notable, ou bien par un sol mouillé, quand les souliers ou les mains sont imbibés d'une solution saline, quand on tient à pleine main une pince ou un autre outil métallique, quand on est en sueur, etc.

C'est ce que viennent de rappeler au cours de l'an dernier toute une série de communications à l'Académie de médecine de Paris.

Le professeur Balthazard a signalé le fait suivant :

Le 29 décembre 1921, un ouvrier de 23 ans, aide-moteur en chaudières, pénétra, en s'introduisant à plat ventre, à l'intérieur d'un corps de chaudière de 4 mètres de long et de 1 mètre de diamètre, en s'éclairant d'une lampe électrique baladeuse qu'il tenait dans la main droite. Deux minutes plus tard, un camarade ayant besoin d'un renseignement se pencha à l'orifice de la chaudière et le vit couché sur le côté, et ne donnant plus signe de vie ; un autre ouvrier l'avait entendu pousser un cri. Les autres ouvriers se hâtèrent de retirer le corps ; la baladeuse était toujours dans la main droite. Au moment où il saisit le corps, un des sauveteurs ressentit une forte secousse. Les soins donnés immédiatement pour ranimer la respiration et le cœur furent inutiles. La baladeuse était reliée par un câble conducteur de 13 mètres de long à une prise de courant d'une tension de 135 volts ; la lampe était entourée d'un protecteur métallique. Probablement la douille de la lampe et le protecteur étaient en contact électrique avec l'un des fils d'amenée du courant.

Le professeur Rénon a rappelé le cas d'une dame de cinquante-quatre ans, électrocutée dans son bain en tirant la chaînette de la sonnette électrique pour appeler sa femme de chambre.

Les professeurs Langlois et Zimmern ont signalé un accident du même genre : une jeune fille est dans son bain, rendu conducteur par des sels aromatisés ; elle veut saisir le pied d'un radiateur électrique, frôle avec l'avant-bras le réflecteur parabolique mal isolé et reçoit la décharge ; on la retrouve noyée, le radiateur tombé dans le bain.

Le professeur Langlois cite encore d'autres cas, tous mortels : l'ouvrier du métropolitain de la station Odéon, les pieds dans l'eau, les mains mouillées, s'électrocutant en accrochant une lampe de 470 volts ; la cuisinière qui, lavant sa cuisine avec une solution potassique, entre en contact avec une lampe de 120 volts mal isolée ; une dame dans un bain touchant une manette mal isolée sous tension de 95 volts.

De tous ces faits, il résulte que les courants électriques domestiques ne présentent pas l'innocuité qu'on leur croit. Lorsque l'on est habillé, les mains sèches, les pieds isolés du sol par une semelle de cuir, alors la résistance électrique totale du corps est considérable, de l'ordre de 50,000 ohms, et ne laisse passer qu'une intensité de courant négligeable ; le contact avec des fils de lumière, quoique désagréable, reste sans danger. Mais quand les mains et les pieds sont mouillés, quand le sol lui-même est conducteur, la résistance totale du circuit dans lequel s'insère le corps humain s'abaisse à quelques centaines d'ohms, en sorte qu'une tension d'une centaine de volts suffit alors pour y faire circuler l'intensité mortelle de quelques dixièmes d'ampère.

Des précautions sont donc indispensables pour éviter les accidents. Dans les salles de bains, aucun conducteur électrique ne doit

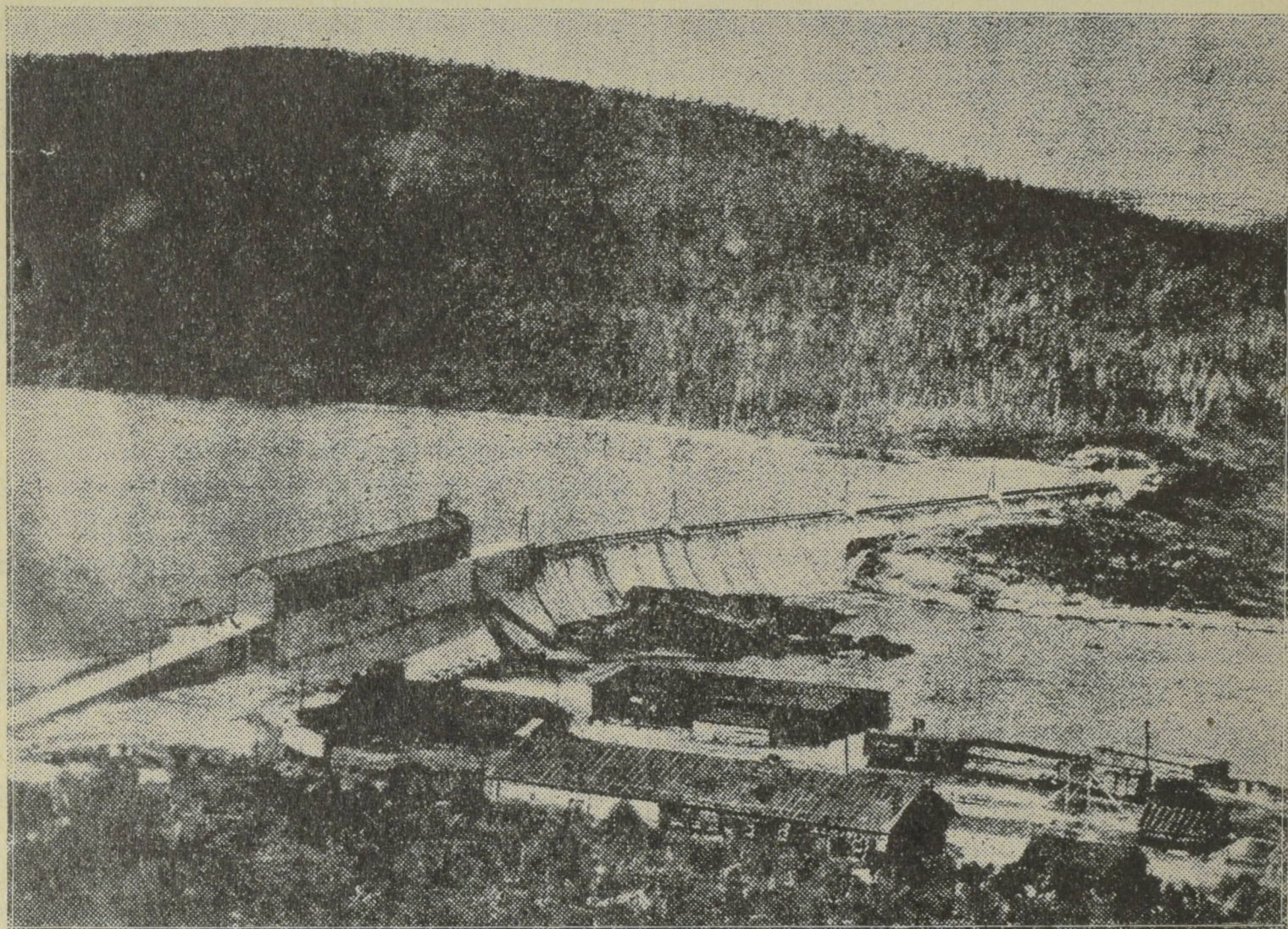
être placé près de la baignoire et des canalisations d'eau. Il en est de même dans les cuisines.

En ce qui concerne les appareils de projection, il faut également soigner l'installation électrique, disposer convenablement les contacts d'entrée et de sortie du courant et assujettir les conducteurs solidement, en évitant qu'ils ne puissent toucher en aucun point les douilles ou le bâti des lampes, les tôles de la lanterne ou la table métallique qui supporte les appareils.

[*Le Fascinateur.*]

L'espérance jaillit de l'épreuve. Là où finit toute espérance humaine, là seulement commence l'espérance divine, et celle-ci est grande comme Dieu, haute comme le ciel.

PÈRE DE PONLEVOY, S.J.



LE BARRAGE GOUIN, SUR LA RIVIERE SAINT-MAURICE

Ce barrage situé à 238 milles des Trois-Rivières mesure une longueur de 1646 pieds, retient un volume de 160,000,000,000 de pieds cubes d'eau et augmente les pouvoirs du Saint-Maurice de 400,000 chevaux-vapeurs. Commencé en 1915, il fut terminé en 1917, et a coûté \$2,500,000.

Science Ménagère

Cuisson des œufs

DANS LEUR COQUILLE

Cette cuisson se fait dans l'eau qu'il faut amener à l'ébullition. Selon le temps qu'on les laisse à l'eau de cuisson, on a des œufs à la coque mollets ou durs.

ŒUFS A LA COQUE

Dans l'œuf à la coque, le blanc est légèrement pris. Il devient laiteux et le jaune reste liquide.

I. Pour ne pas fendre la coquille, il faut prendre la précaution de déposer les œufs doucement dans l'eau au moyen d'une écumoire.

II. Plonger les œufs dans une eau bouillante salée ; couvrir les œufs et laisser cuire une minute dans l'eau.

III. Retirer sur le côté du feu.

ŒUFS MOLLETS

Dans l'œuf mollet le blanc est pris, le jaune est liquide.

I. On obtient des œufs mollets en les laissant bouillir 4 à 5 minutes au plus.

II. Pour pouvoir facilement enlever la coquille, il faut dès qu'on les retire de l'eau bouillante, les plonger un instant dans l'eau froide.

III. Servir chaud sur des purées de légumes ou couverts d'une sauce.

ŒUFS DURS

Dans l'œuf dur le jaune est pris aussi bien que le blanc.

I. Mettre les œufs dans l'eau froide, porter celle-ci à l'ébullition et les laisser bouillir une dizaine de minutes.

II. Servir comme les œufs mollets ou en salade.

HORS DE LEUR COQUILLE

(a) ŒUFS ENTIERS

Dans ce genre de préparation, l'essentiel est que le jaune reste liquide et que le blanc n'aille

pas au-delà de la consistance suffisante pour le^s maintenir.

On les cuit sur le plat, avec du beurre ou de la crème, on les fait frire, on les poche à l'eau de sel, etc...

ŒUFS SUR LE PLAT OU AU MIROIR

I. Mettre du beurre dans le fond d'un plat allant au feu, gros comme une noisette par œuf.

II. Casser les œufs un^{er} par un sur le beurre chaud, saler et poivrer.

III. Cuire à feu doux jusqu'à ce que le blanc soit pris et servir dans le plat où les œufs ont cuit.

ŒUFS Pochés SUR ROTIES

I. Faire bouillir l'eau dans une casserole basse ; ajouter le sel, le vinaigre.

II. Casser chaque œuf séparément dans une soucoupe et les glisser tout doucement près de la surface de l'eau.

III. Retirer la casserole ou diminuer le feu ; dès que l'eau a recommencé à bouillir, couvrir et laisser cuire jusqu'à ce que le blanc soit solide et qu'une membrane se forme sur le jaune, 2 ou 3 minutes.

IV. Faire rôtir le pain, enlever chaque œuf au moyen d'une écumoire et déposer sur les rôties.

(b) ŒUFS BATTUS

Ce mode de cuisson dans lequel l'œuf perd sa forme comprend les œufs brouillés proprement dits et les omelettes.

ŒUFS BROUILLÉS AU NATUREL

I. Casser les œufs, les réunir dans un bol, après avoir pris la précaution de les essayer.

II. Ajouter du sel et du poivre, une cuillerée à table de lait ou de crème par œuf et battre le tout.

III. Mettre le beurre dans une poêle et quand il est fondu, y verser la préparation.

IV. Faire cuire sur feu doux et remuer avec une fourchette ou une cuillère de bois jusqu'à consistance crémeuse ; éviter qu'ils deviennent trop compacts. Les œufs brouillés doivent être moelleux. [La Cuisine à l'Ecole primaire.]

Coin de l'Ouvrier

Les syndicats catholiques

CE QUE LE PAPE EN PENSE

Voici quelques paroles très catégoriques de S. S. Pie XI sur les syndicats catholiques. Elles sont rapportées par Mgr Caillot dans une allocution prononcée à la messe des Syndicats de Grenoble. Nous empruntons le texte de Mgr Caillot à la « Documentation catholique ».

“ La paix du Christ dans le règne du Christ ! ” Cette devise que Pie XI a voulu faire sienne, comme résumant celles de ses deux prédécesseurs, on pourrait la donner comme titre à l'encyclique pontificale qui vient de paraître (1). Si vous l'avez lue, chères Syndiquées et Mutualistes, vous avez pu remarquer qu'elle touche en plusieurs endroits, à la question ouvrière. En lisant moi-même, j'ai cru reconnaître, à maints passages, la voix du Saint-Père, lorsqu'ils me parlait de cette question-là, un mois à peu près avant que parût cette lettre encyclique, il y a juste deux mois aujourd'hui, jour pour jour : c'était le 21 novembre.

Car vous supposez bien que je ne suis pas resté une heure entière en audience auprès du Saint-Père sans faire venir dans la conversation nos Syndicats libres de l'Isère. Je savais qu'il les connaissait déjà, puisqu'il m'avait fait écrire la réponse que vous savez à la présentation du livre que vous connaissez bien aussi (2). Mais j'étais heureux de l'occasion qui s'offrait d'avoir ainsi directement sa pensée, de la lui entendre expliquer et développer — sur ce point-là en particulier — et sur la question sociale en général.

I. — Nos S. L. F. (Syndicats libres féminins) le Pape les connaît, dis-je. Il les connaît par le livre que je lui avais fait annoncer et présenter, et dont il n'a pas oublié le nom de l'auteur puisqu'il me l'a répété de lui-même. Il s'est souvenu aussi du titre de l'ouvrage, car il me

l'a rappelé en reprenant, en détachant, pour ainsi dire, chaque mot : Syndicats — Libres — Féminins — de l'Isère.

Et sa première réflexion fut celle-ci :

— Ce sont bien des associations catholiques ? dit-il, catholiques non seulement de nom, mais pratiquement aussi ?

— Oh ! oui, Saint Père, ai-je répondu, très catholiques, et d'esprit et de cœur, et d'action ; avec cette nuance, cependant, que ce ne sont pas des “ œuvres ” au sens propre du mot.

Et je me mis à lui expliquer — brièvement, car il en avait déjà une idée générale — l'organisation de vos syndicats et leur fonctionnement, le double aspect sous lequel il faut toujours les envisager.

D'abord, le côté syndical proprement dit, c'est-à-dire purement professionnel. Vos groupements par corps de métiers, en conformité avec la loi, mais aussi et seulement entre ouvrières catholiques. Ce qui ne veut pas dire que, dans le travail, vous vous sépariez des autres, ni que vous vous teniez à part dans le courant de la vie. Non, à l'usine, à l'atelier, vous travaillez côte à côte avec vos compagnons de labeur sans distinction apparente, vivant autant que possible en bonne intelligence avec toutes, de même qu'avec les patrons qui vous emploient et les chefs qui vous commandent.

Mais, en dehors des heures et des milieux de travail, à certains jours, vous vous réunissez entre vous, séparément, pour étudier ensemble, discuter les questions qui intéressent votre profession : conditions de travail, de salaire, de durée, de méthode, de perfectionnement et autres questions annexées ; mais tout cela, d'après les principes de la morale chrétienne et les enseignements de l'Église — principes et enseignements qui ne sont pas toujours, tant s'en faut ! les principes et les idées qui ont cours dans d'autres milieux ouvriers. Ce qui n'empêche pas qu'à l'occasion, et moyennant certaines précautions et garanties, vous vous entendiez avec les autres, qui ne pensent pas comme vous sur la question religieuse et sociale,

(1) In extenso dans *Documentation Catholique*, t. 9, col. 67-87. (Note de la D. C.)

(2) Cf. *D. C.*, t. 8, col. 1241-1243.

pour défendre en commun des intérêts communs et légitimes...

A ce moment de mon explication, le Saint-Père intervint : " Oui fit-il, c'est ce que Pie X avait bien défini : Pie X avait trouvé la bonne formule..."

Puis il demanda : Mais pour certaines de ces questions, qui sont difficiles, épineuses, graves, est-ce que vos ouvrières se dirigent et se décident toutes seules ? A quoi je répondis : Non, Saint-Père, elles se renseignent, elles consultent, elle interrogent. Elles prennent conseil auprès de personnes compétentes, comme on dit, qui ne sont pas de leurs syndicats, sans doute, mais qui leur sont très dévouées. Pour des questions techniques, elles interrogent des personnes du métier ; en matière de statuts, de légalité, elles consultent des hommes de loi, des professeurs de droit, excellents catholiques eux-mêmes et toujours à leur disposition. Dès qu'une question touche à la justice, à la morale, à la conscience, elles s'adressent aux prêtres, voire à l'évêque...

Et c'est en cela principalement, continuai-je, qu'elles forment des syndicats vraiment catholiques, ne se contentant pas de s'inspirer, seulement pour l'ensemble de la doctrine générale de l'Église appliquée aux questions sociales, mais sollicitant de l'autorité ecclésiastique des directions, des solutions pratiques pour les particuliers ; bien plus, demandant à l'évêché des prêtres pour leur prêcher à l'église, à certains jours de grandes réunions, ou pour leur donner, de temps à autre, des retraites spéciales à elles, retraites ouvertes ou fermées... ; tout cela pour entretenir en elles la vie chrétienne, pour se bien maintenir dans l'esprit catholique, dont elles ont fait l'expérience que là souvent est leur force, leur soutien, leur encouragement...

Et j'ajoutai aussi un mot de vos organisations parallèles au syndicat, mutualités, assistance, entr'aide, allocations familiales, et autres œuvres annexes, jusqu'aux Maisons de repos de l'Ouvrière.

Et le Saint-Père, visiblement intéressé et touché, me dit : C'est bien tout cela ; et ce sont de braves enfants, vos ouvrières ; il faut bien les encourager. Dites-leur que je les bénis toutes et tout spécialement.

Et c'est cette bénédiction spéciale pour vous, chères Syndiquées et Mutualistes, que je vais

vous donner tout à l'heure à la fin de la messe, au nom du Saint-Père.

II.— Dans son encyclique, le Pape, ai-je dit encore, touche à la question ouvrière, à la question sociale en général. Il parle des relations entre patrons et ouvriers, de la nécessité qu'elles soient pacifiques. Il parle des rapports de la justice et de la charité, celle-ci devant tempérer celle-là dans ce qu'elle pourrait avoir de trop rigide. La justice, dit-il, a pour effet d'écarter tout ce qui met obstacle à la paix, comme l'offense et les dommages, mais c'est la charité qui a le don d'établir et d'entretenir la paix dans les cœurs.

Il parle de la lutte des classes, lutte qui a pour cause l'attache trop exclusive, trop égoïste, de chaque classe à ses propres intérêts... ce qui donne trop souvent " naissance à des grèves volontaires ou forcées ", lesquelles troublent l'ordre et détruisent la paix. La vraie condition, la condition essentielle de la paix sociale, elle n'est pas ailleurs que dans la mise en pratique de la grande maxime de l'Évangile : Aimez-vous les uns les autres ! Et c'est, pratiquement, le règne du Christ dans les âmes et son rayonnement dans la société : " la paix du Christ dans le règne du Christ ! "

Un point particulier de l'encyclique, sur lequel il convient de retenir notre attention, c'est le passage où le Pape fait allusion à ceux qui, en théorie, " professent les enseignements de l'Église catholique " et qui, dans la pratique, " dans les manifestations de leur activité ", se comportent comme si " les enseignements et les directions tant de fois promulgués par les Souverains Pontifes, notamment par Léon XIII, par Pie X, par Benoît XV, avaient perdu de leur force réelle, ou bien étaient tombés en désuétude ".

Pour ce qui est de Léon XIII, on cite encore, on affecte même de citer sa célèbre encyclique " Rerum novarum ", dont on aime aussi à dire, et très justement, qu'elle constitue la charte du monde du travail. Mais Léon XIII a écrit d'autres Encycliques sur la question sociale. De Pie X et de Benoît XV, on ne parle jamais ou presque jamais. Et cependant ils ont beaucoup écrit l'un et l'autre sur la question ouvrière. Benoît XV s'est particulièrement appliqué à prémunir les ouvriers catholiques contre les tentations et l'emprise du socialisme ; " le socialisme (disait-il), ennemi mortel, s'il en

est, de la doctrine chrétienne(3). Pie X, lui, les avait mis en garde principalement contre les dangers de l' "interconfessionnalisme". En particulier, sa célèbre encyclique "Singulari quadam"(4) donnait des directions très nettes, très précises et très fermes, et pour des situations cependant très délicates ; et il les complétait par cette déclaration : " Chaque fois que seront soulevés des problèmes sur les questions qui ont trait à la morale, c'est-à-dire à la justice et à la charité, les évêques veilleront avec la plus grande attention... "

Or, ces directions-là ne sont pas très vieilles : elles datent seulement de dix ans, l'encyclique "Singulari quadam" étant du 24 septembre 1912. Auraient-elles aujourd'hui "perdu de leur force" ; seraient-elles déjà "tombées en désuétude", comme parle Pie XI ?

Et ici, Pie XI fait un rapprochement très significatif, surtout si l'on considère que son encyclique s'adresse directement aux évêques eux-mêmes : " Il y a là, dit-il, une espèce de modernisme moral, juridique et social, que Nous réprouvons de toute Notre énergie, à l'égal du modernisme dogmatique plus connu ". Or, ce dernier, qui était moins peut-être un corps de doctrine nettement formulé qu'un état d'esprit particulier, très spécial, se caractérisait par un

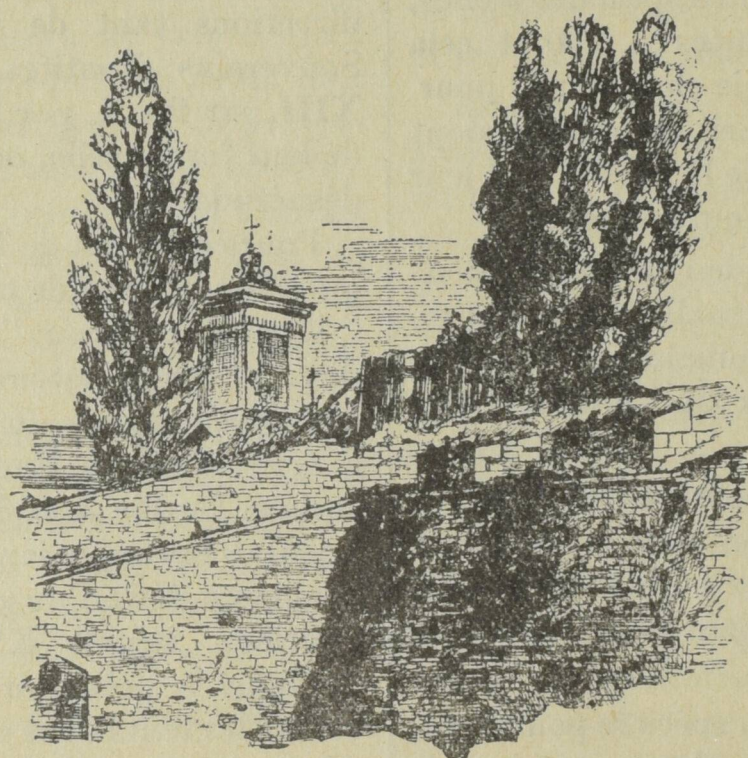
(3) Cf. *D. C.*, t. 4 pp. 98-99. Motu proprio du 25, 7,20, sur Saint-Joseph, en particulier, p. 99, col. 1, lignes 4 et 5.

(4) Cf. *Quest Act.*, 1,1,13, pp. 577-586.

attitude ondoyante, louvoyante, à l'égard de l'autorité et de tout contrôle doctrinal...

Grâces à Dieu, c'est un témoignage à rendre à nos syndicats catholiques — ainsi que je le disais, il y a quinze jours, au groupe syndical qui était venu, au nom des soixante syndicats libres de l'Isère, me souhaiter la bonne année, — bien loin de fuir le contrôle de l'autorité, ils le recherchent plutôt et ils mettent autant de docilité à suivre que d'empressement à solliciter nos directions et nos conseils. Voilà plus de quinze ans que vous en faites l'expérience, chères syndiquées, et avec trois évêques différents. Vous semble-t-il vraiment que vous êtes tenues en tutelle, comme on a l'air de l'insinuer parfois ? Loin de là, vous trouverez au contraire, n'est-il pas vrai ? qu'il fait bon, comme on disait jadis, " vivre sous la houlette ".

La confiance appelle la confiance. Je vous sais gré de celle que vous me témoignez, et je vous fais confiance à mon tour, parce que je connais vos idées, votre esprit et votre manière d'agir. Vous vous réclamez de la doctrine catholique, et en même temps vous vivez votre doctrine. Et la principale raison pour laquelle je m'attache à vous suivre, attentivement et paternellement, c'est que je vois dans vos groupements professionnels, syndicats et mutualités, l'occasion d'exercer l'apostolat chrétien. Vous êtes des foyers de vie chrétienne et vous faites rayonner la vie chrétienne autour de vous.



LE VIEUX QUÉBEC : Les Remparts près de la Porte St-Jean.

AU GOIN DU FEU

POUR S'AMUSER

La Direction de l'Apôtre donnera deux prix de une piastre chacun à ceux qui enverront toutes les solutions justes des jeux d'esprit de chaque mois. Les prix seront tirés au sort et nous publierons les noms des heureux gagnants. Les réponses devront être mises sur une feuille spéciale et adressées, dans les quinze jours qui suivent la publication de chaque livraison, à M. le Directeur de l'Apôtre, 103, rue Sainte-Anne, Québec, Canada.

RÉPONSES AUX JEUX D'ESPRIT DE MARS

MÉTAGRAMME

Homme — Somme — Pomme — Gomme.

LOSANGE

L
SOL
LOUIS
LIS
S

CHARADE

Col — i — Mat — son — Colimaçon.

ANAGRAMME

Péripatéticien.

RÉBUS NO 37

Soyez vertueux et Dieu vous bénira.

Mot à mot : S'oie — haie — verre TU — œufs — E — Dieu — V' houx — B — nid — rat.

Ont trouvé des solutions partielles : Mlle Marguerite Boucher, 4, Notre-Dame, Joliette ; M. Gaudiose St-Pierre, Ste-Perpétue, L'Islet ; Mlle Fernande Rancourt, Lauzon-Ouest ; M. le Dr J.-S. Bélanger, Cap-Chat ; Mlle Estelle Dupuis, Embrun ; Mlle Gabrielle Bilodeau, Trois-Pistoles ; Marie-Ange Thivierge, 125½, 5e rue, Limoilou ; Melle Gilberte Poissant, R. 1. Bedford, P. Q. ; M. Charles-Antoine Larue, Collège de Ste-Anne de la Pocatière ; Mme George Rondeau, St-Léon, Man.

Ont trouvé toutes les solutions justes : Mlles Pauline Couture, 26, Avenue des Érables,

Québec ; Marie Bernard, St-Louis de Lotbinière ; Alexandra Parent, Albertine Parent, Lucienne Boucher, Jeanne Bolduc, Effie Bignell, Marie-Emma Bertrand et Albina Savard, Couvent du Bon-Pasteur, Charlesbourg ; R. Frère Philippe, Kenogami ; Mlles Angeline Roberge, 33, rue Wolfe, Lévis ; Cécile Dorval, 250 d'Aiguillon, Québec ; Première division, Couvent des Ursulines, Québec ; Mlle Fernande Pagé, 265, St-Cyrille, Québec ; M. J.-E. Monette, St-Philippe, Laprairie ; Mlle Georgette Villeneuve, La Descente des Femmes, Chicoutimi ; Mlle Marie-Anna Doyon St-Frédéric, Beauce ; Mlle Marie-A. Rochette, St-Luc, Dorchester ; Mme J.-A.-Honoré Lavoie, St-F.-X. des Hauteurs, Rimouski ; Mlle Marie Saindon, Couvent du Bon-Pasteur, St-Laurent, I. O. ; Mlle Marie-Alphonsine Matte, 5, rue Christie, Québec ; Mme Errol Lindsay, Roversval ; M. Léonce Doyon, St-Evariste Sta., Frontenac ; Mlle Bernadette Talbot, 32, Ave Bougainville, Québec.

Le sort a favorisé : Mlle Georgette Villeneuve et le R. Frère Philippe.

CONCOURS No 47

MÉTAGRAMME

Fruit sauvage — État américain — Philosophe français — Un vice — Petite — Propre à certains quadrupèdes — On y met son cou-teau.

MOTS CARRÉS

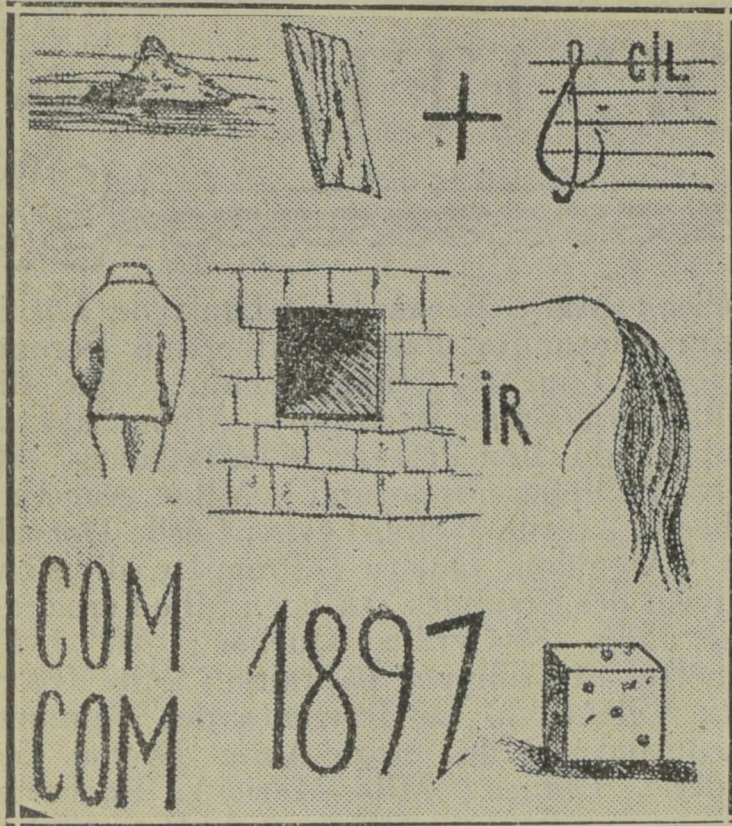
. . . . Prénom masculin
. . . . Prophète
. . . . terminé en pointe
. . . . opposé de vieux.

CHARADES

Sans mon premier, vous n'entrez pas chez vous.
Mon lourd dernier fait fléchir les genoux ;
Ah ! si vous rencontrez mon entier qui chemine,
Mettez-vous de côté, pitié pour son échine.

Que de jeux, de danses agiles,
Les soirs d'été, sur mon premier !
Que de disputes inutiles
Entre savants pour mon dernier !
Souvent que d'efforts mal habiles
Pour imaginer mon entier !

RÉBUS NO 38



Les livres

Notre Avenir politique. Enquête de *L'Action française* 1922. Volume in-12, de 272 pages. Prix 75 sous. A l'Action française, 369, rue St-Denis, Montréal, et dans toutes les bonnes librairies.

L'Action française de Montréal a fait en 1922 une enquête sur le problème de notre avenir politique. Des représentants les plus autorisés des différentes classes de notre société ont étudié ce problème sous ses différents aspects. Ce sont ces études qui viennent de paraître en volume.

Il ne faut pas croire que cette enquête a été faite dans le but de détruire le régime politique existant. Le numéro de mars de *L'Action française* définit comme suit le motif de cette enquête : " Nous ne voulons rien détruire ; nous ne voulons manquer à aucun devoir ; s'il était possible de neutraliser efficacement la malfaisance de l'impérialisme et du fédéralisme, nous trouverions même la situation actuelle favorable à un petit peuple, comme le nôtre, dont le premier devoir est d'accroître ses forces, qui n'a pas le droit de s'élancer inconsidérément vers l'avenir. Mais la question est précisément de savoir si dans 50 ou 75 ans l'empire britannique et la Confédération canadienne existeront encore. Sur l'écroulement prochain de ces deux entités politiques, nous avons apporté des témoignages et des pronostics qui constituent une forte probabilité. *L'Action française* a donc le droit de conclure qu'un peuple n'est pas justifiable de se laisser surprendre par les événements et qu'aucun devoir ne nous impose d'attendre l'écroulement de la maison actuelle sur nos têtes, avant de songer à préparer notre logis de demain ".

Cet ouvrage est donc intéressant pour toute notre classe instruite. On y trouvera des idées qui pourront ne pas être admises par tout le monde, mais qui ne serviront pas moins à guider nos hommes publics dans l'orientation de notre avenir national.

LE VENT

" Oh ! je l'aime le vent ! " dit ta bouche mutine.
 " Quand mon âme à son souffle, ainsi qu'une églantine,
 " Se courbe sans crier dans l'air trop étouffant.
 " Quand sa main invisible effeuille mes chimères ! "
 Mais quelle voix a-t-il, le vent que tu préfères ?
 Est-ce le vent qui chante ou qui soupire, enfant ?

Est-ce le vent des nuits d'été, des nuits humides,
 Où notre âme, entr'ouverte avec les fleurs timides,
 Exhale ses parfums dans les bosquets frileux ?
 Le vent des nuits d'amour, tièdes comme une rose.
 Où notre cœur, heureux et triste ensemble, pose
 Une frange de sang autour des rêves bleus ?

Est-ce le vent blessé qui gémit et qui pleure
 Quand les grands bois rouillés s'assoupissent, à l'heure
 Où le soir inquiet sur la terre descend
 Comme un oiseau nocturne aux ailes étendues ?
 Sous la froide clarté de la lune, éperdues,
 Des feuilles passent ; — là-bas sanglote le vent . . .

Est-ce le vent qui chante au fond de la vallée,
 Quand le pâtre, assoupi dans l'herbe dentelée,
 Rêve, sa flûte au bras, sous la chaleur du jour ?
 Aux lointaines rumeurs qui viennent d'une grange,
 Par moments, le vent mêle un son de cloche, étrange
 Comme un grelot d'argent qui tombe d'une tour.

Est-ce le vent qui siffle au bord des champs de neige
 Et tourbillonne autour des troncs nus qu'il assiège ?
 Mais a présent il fuit sur les grands prés couverts :
 Tels les Arabes bruns, sous leurs robes flottantes,
 Hurlent leurs cris de guerre, à cheval près des tentes,
 Puis partent comme un trait vers le fond des déserts.

Est-ce le vent qui court comme un homme en démence,
 Là-bas, sur la mer verte à l'horizon immense ?
 Les nuages mêlés vont sous les cieus pesants.
 Le flot qui vient bondit comme une meute folle,
 S'entrechoque, aveuglé, bavant l'écume molle,
 Et se déchire au bord sur les rochers luisants !

Est-ce le vent qui gronde, aux premières années,
 Quand se forment en nous les passions innées ?
 L'orgueil au vaste front s'oppose au jeune amour.
 La générosité veut terrasser la haine ;
 Et l'ardent tourbillon passe : sous son haleine,
 Chacun des combattants tombe et vainc tour à tour.

Est-ce le vent qui parle au fond des âmes vieilles,
 Lorsque les ans trompeurs ont vidé leurs corbeilles
 Si pleines autrefois de rêves à l'œil bleu ? —
 Quand se répand la nuit dans les hauteurs sereines,
 Alors, des cœurs broyés par les douleurs humaines
 Monte ce vent plaintif, comme un appel à Dieu . . .

" Oh ! je l'aime le vent ! dit ta bouche mutine
 " Quand mon âme à son souffle, ainsi qu'une églantine,
 " Se courbe sans crier dans l'air trop étouffant,
 " Quand sa main invisible effeuille mes chimères ! "
 Mais quelle voix a-t-il le vent que tu préfères ?
 Est-ce le vent qui chante ou qui soupire, enfant ?

GUY DE VAUDREUIL.

Montréal, 1923.

FEUILLETON DE L'APÔTRE

L'Héritier des ducs de Sailles

PAR M. DELLY

8

En arrivant à New-York, j'appris par une lettre de ma mère, que la comtesse de Vaulan était morte subitement en apprenant la disparition de son fils. J'éprouvai d'abord un violent remords de ne pas l'avoir prévenue auparavant. J'avais agi dans une bonne intention, craignant qu'elle ne se trahît involontairement. Je songeai ensuite que cette mort soudaine avait pu être amenée par les misérables soupçonnant peut-être quelque chose. Ah ! si la pauvre femme avait voulu croire plus tôt à mes avertissements, elle aurait fui depuis longtemps cette demeure maudite !

J'avais à New-York, un ami en qui je pouvais entièrement me confier. Adrien Dugand me procura une place lucrative, et je m'occupai de soigner l'enfant, très malade. Après des mois d'anxiété, le mieux se manifesta lentement, la santé revint peu à peu. Mais jamais Ghislain de Vaulan ne recouvra la mémoire du passé !

Un an après mon arrivée à New-York, Adrien Dugand mourut. Auparavant, il me donna tous ses papiers et ceux d'un neveu orphelin mort un peu avant notre arrivée, à peu près à l'âge qu'avait Ghislain.

— Cela peut te servir, me dit-il.

Cela me servit immensément, en effet. Je gagnai Philadelphie, et là je devins Adrien Dugand. L'enfant grandissait, il se fortifiait étonnamment et me considérait comme son oncle. Ma mère était morte, mais, quelques jours avant, elle m'avait encore écrit pour m'annoncer que le duc de Sailles avait rejoint dans la tombe tous les siens.

Je m'étais juré de faire rendre à mon jeune maître son titre et ses biens, et de voir le châtimement des coupables. Mais je ne pouvais rien tenter encore, n'ayant pas de preuves. Ce paysan qui m'avait aidé autrefois, le brave Claudiet, m'entretenait de ce qui se passait à Sailles. Par lui, j'appris que le véritable auteur du crime dont j'étais accusé s'était dévoilé avant de mourir. Par lui, je pus savoir la résidence de chacun des domestiques qui servaient à Sailles au moment du séjour de la comtesse de Vaulan. Lorsque Ghislain eut atteint dix-huit ans, je le laissai en Amérique et allai m'établir en France. Là, patiemment, je surveillai ceux qui deviendraient un jour les témoins à charge. A un tel qui était dans

la gêne, je donnai la somme désirée ; à un autre, je parvins à rendre un service signalé. Il y en eut un dont j'eus la chance de sauver le fils. En échange, ils me racontaient certains faits, me faisaient part de certains soupçons que je consignais par écrit. Je les décidais à apposer leur signature et à me promettre une déposition sincère le jour où je pourrais enfin traîner les criminelles devant les tribunaux.

Enfin, l'année dernière, il ne me restait plus qu'à retrouver la trace de Bertine, la femme de chambre de la comtesse de Vaulan. C'était d'elle surtout que j'espérais de sensationnelles révélations. J'avais des raisons de penser qu'elle connaissait bien des choses et même qu'elle avait eu là sa part de complicité. Elle avait quitté le château de Sailles peu après la mort de Mme de Vaulan et s'était mariée à un petit employé de Périgueux. Elle avait, en très peu de temps, amassé un fort joli pécule, de beaucoup supérieur au montant de gages même très élevés. J'ai réussi à me renseigner sur ce fait, qui a son importance... De même, n'y avait-il pas une indication précieuse dans l'empressement de Mme Van Hotten à faire partir l'ex-femme de chambre et son mari pour Java, où elle leur avait procuré une fort belle position ? Elle aimait mieux, évidemment, savoir ce dangereux témoin loin que près.

Mais les Vaillant ne réussirent pas, là-bas ; le mari mourut, la femme quitta Java, et je perdis sa trace. Ce n'est que depuis deux jours que, après de vaines recherches en cent endroits, j'ai appris qu'elle venait de revenir ici avec sa fille, et qu'elle se trouvait dans la plus profonde misère.

— Oui, je la connais, dit Stanislas.

Il avait jusque-là écouté en silence, dans une immobilité complète. Ses yeux seuls parlaient, exprimant tour à tour la stupeur, l'émotion poignante, l'horreur.

Le vieillard se leva lentement et dit d'une voix grave :

— Vous comprenez maintenant que Stanislas Dugand n'existe pas, qu'il n'y a ici que Ghislain de Mornelles, comte de Vaulan, duc de Sailles, et son humble serviteur, Martin Régent.

Stanislas se dressa debout, il saisit les mains du vieillard et les serra à les briser.

— Vous avez fait cela pour moi ? Comment reconnaitrai-je jamais un tel dévouement ! Mais

c'est inouï, ce que vous me racontez là ! Et pourtant, de plus en plus, je me souviens . . .

— J'ai des preuves, d'ailleurs, dit l'ex-intendant.

Il sortit de sa poche un petit carton et en tira une chaînette d'or à laquelle s'attachaient une médaille et un médaillon. Il ouvrit ce dernier et montra à Stanislas l'intérieur. Sur un des côtés se voyait le portrait d'un jeune homme auquel l'ingénieur ressemblait d'une manière frappante ; sur l'autre, ces mots gravés : *R. de Vaulan. — A. d'Erques.* Et au dessous : *Ghislain.*

— Vous portiez ceci au cou lorsque je vous enlevai du château de Sailles. Et j'ai également conservé votre linge, marqué à vos initiales par votre pauvre mère.

— Ma mère ! murmura le jeune homme d'une voix tremblante. Pauvre martyre ! Je m'explique maintenant l'antipathie instinctive éprouvée par moi à l'égard de cette misérable baronne ! et aussi le mouvement de répulsion que j'eus à la vue de la Javanaise.

— Je crains qu'elles ne se doutent de quelque chose, car vous ressemblez tant à votre père ! Il faut nous hâter, il faut absolument faire parler cette Bertine.

— Avec de l'argent, je pense que nous y parviendrons facilement. Quelle étourdissante révélation vous venez de me faire là ! Je me demande si je rêve, en vérité !

Le jeune homme se laissa tomber sur un siège et demeura un long moment immobile, le front pressé entre ses mains, cherchant à coordonner ses idées, que l'incroyable récit du vieillard avait complètement mises en débandade. Il releva tout à coup les yeux et vit devant lui Martin Régent toujours debout, froid et correct comme de coutume, mais dont le regard rayonnant de bonheur ne le quittait pas. Stanislas se releva d'un bond et saisit de nouveau les mains du vieillard.

— Mon cher, mon admirable protecteur ! Vous m'avez sauvé de la mort, risquant pour moi votre liberté ; vous avez remplacé mon père et ma mère. Je n'ai pas de mots pour vous remercier, mais j'espère vous prouver mon immense reconnaissance par l'affection filiale dont je veux entourer toujours celui qui ne cessera d'être pour moi "l'oncle Adrien".

Une émotion profonde bouleversait le visage d'ordinaire si rigide de Martin Régent. Un moment il resta sans voix. Puis, tout à coup, il dit d'un ton grave et digne :

— Monsieur le duc, il ne doit plus y avoir ici "d'oncle Adrien", mais seulement un serviteur respectueux, et passionnément dévoué à son maître. Je vous en prie ! ajouta-t-il en voyant le geste d'ardente protestation esquissé par Stanislas. Vous servir, vous entourer de mon dévouement, vous, le dernier des Mornelles, l'être charmant auquel je me suis donné tout entier, voilà mon unique bonheur. Vous ne voudrez pas me l'enlever, n'est-ce pas ?

— Non, c'est impossible ! cela ne doit pas être !

— Si, si, cela est dans la logique. Chacun sa place, en ce monde. Voilà la sagesse. Je serai pour vous

Martin, votre vieux Martin qui ne désire qu'une chose : vous voir continuer les glorieuses traditions de votre race. C'est dans ce but que j'ai tenu à faire de vous un homme bien équilibré au moral et au physique, un homme qui saura tenir comme nul autre sa place en ce monde. Le duc de Sailles ne sera pas de ces petits jeunes gens qui gaspillent leur vie dans les cercles et les fêtes, il sera un homme.

— Et pour cela surtout, quelle reconnaissance ne vous-dois-je pas ?

Stanislas s'interrompit tout à coup. Son regard venait de tomber sur la chaînette d'or que ses doigts tenaient encore. Longuement il regarda la médaille. Elle était en or, très finement gravée, et représentait sur une face l'image de la Vierge de Lourdes. Sur l'autre étaient inscrits ces mots : *O Marie, conçue sans péché, priez pour nous qui avons recours à vous.*

Stanislas leva les yeux vers le vieillard qui le regardait avec un peu de surprise.

— J'étais donc catholique, puisque je portais ceci ? . . .

— Oui, Monsieur le duc, vous étiez catholique comme tous ceux de votre race.

— Alors, pourquoi ? . . .

Une crispation passa sur le visage du vieillard, son regard devint soudain très dur.

— Pourquoi je vous ai élevé sans religion ! Eh bien ! j'avais tant vu ces femmes, ces misérables faire les hypocrites avec leurs dévotions, que moi, l'incroyant, j'en avais conçu une prévention irréductible qui englobait toutes les religions. Je me suis dit : il sera libre plus tard, moi je ne veux pas m'occuper de cette question. Il pourra fort bien être un honnête homme sans aller à la messe, comme le fait cette infernale créature qui a nom baronne Van Hottem.

— Eh quoi ! parce qu'une femme criminelle se couvre sacrilègement du manteau de la piété, laisserez-vous passer inaperçus tant de dévouements héroïques, tant de vertus, tant de hauteur d'âme inspirés par la religion ! cette religion qui fut celle de mes ancêtres, celle de ma mère ! Baptisé, je devais logiquement recevoir l'enseignement chrétien. Je vous en prie, ne considérez pas ces paroles comme un reproche, vous à qui je dois tant ! s'écria le jeune homme en voyant les traits de Martin Régent se contracter un peu. Vous avez agi pour le mieux.

— Oui, Monsieur le duc, je l'ai fait avec droiture, et sous l'empire de l'horreur inspirée par la perversité de ces créatures. Depuis, à certains moments surtout, j'ai un peu réfléchi, je me suis demandé si je n'avais pas eu tort, si je n'avais par méconnaissance la volonté de votre mère, qui aurait certainement fait de vous un chrétien. Et puis, il m'a été donné de voir certaines âmes profondément, réellement religieuses.

— Les des Landies, n'est-ce pas ? dit vivement Stanislas. Mais, à ce propos, je vois de moins en moins les raisons que vous pourriez opposer à mon désir de demander la main de Mlle Noella ?

— Comment, Monsieur le duc, alors que vous pourrez aspirer à de très hautes alliances, conformes

à votre rang, vous songeriez encore à cette jeune fille, charmante certainement, mais de naissance inférieure à la vôtre, et qui occupe dans la société une position subalterne ?

— Le travail abaisse-t-il donc, à votre avis ? Pourtant, vous-même m'avez mis à même de gagner ma vie. Et combien de grandes dames, aux heures troublées de la Révolution, ont cherché le soutien de leur existence dans des positions plus modestes encore que celle de Mlle des Landies ! Celle-ci appartient à une antique famille de robe, qui a eu autrefois de fort belles alliances. Et d'ailleurs, je vous l'avoue, cette considération n'importe peu. Que je devienne le duc de Sailles ou que je reste Stanislas Dugand, je n'aurai jamais d'autre femme que ma chère Noella.

Une vive contrariété s'exprimait sur la physionomie du vieillard. Stanislas s'en aperçut aussitôt.

— Je vous mécontente, mon cher vieil ami ? dit-il en lui prenant la main. Cependant, puisque vous m'aimez, songez que là se trouve mon bonheur. Bien volontiers, j'abandonnerais ce titre et cette fortune si pour cela je devais renoncer à elle.

Le vieillard secoua lentement la tête.

— Oui, vous l'aimez trop pour que j'aie l'espoir de vous faire changer d'avis. Votre cœur n'est pas de ceux qui varient. Que voulez-vous, Monsieur le duc, je suis un vieil orgueilleux, non pour moi, mais pour vous. J'avais rêvé une alliance magnifique qui rehausserait encore la gloire de votre maison. Vous pouviez réellement prétendre à tout.

Une exaltation contenue vibrait dans sa voix, et Stanislas regardait, surpris et ému, cet être singulier qui avait tout sacrifié pour lui, parce qu'il était l'héritier de la vieille race à laquelle tous les siens s'étaient passionnément dévoués. En ce siècle sceptique et révolté où le maître est l'ennemi, Martin Régent était un noble et touchant rappel du passé.

— Enfin, faites comme il vous plaira, Monsieur le duc, conclut-il avec un soupir. Avant toute chose, je veux vous voir heureux. Et maintenant si vous le voulez bien, nous allons combiner notre plan de campagne.

TROISIEME PARTIE

ROSE DE NOEL

I

RUMEURS D'HOSTILITÉS

Un pâle soleil de commencement de décembre venait frapper les vitres de la mesure et, à travers la couche de poussière et de toiles d'araignées qui les couvrait, éclairait d'un vague rayonnement le visage émacié de Julienne Vaillant, ses petites mains exsangues, ses blonds cheveux tressés en une longue natte étendue sur les vieilles couvertures de laine brune — car les draps étaient un luxe inconnu dans le misérable logis. Au chevet de la jeune fille était assise Noella. Elle tenait une des mains de Julienne et lui parlait avec une tendre affection qui mettait une lueur de joie douce sur la physionomie souffrante de la malade.

— J'aime tant vous entendre, Mademoiselle ! Vous avez une si jolie voix, et vous êtes si bonne ! Je voudrais vous voir tous les jours, mais je sais bien que c'est impossible ! ajouta la jeune infirme avec un soupir.

— Hélas ! oui, ma pauvre enfant ! Sans cela, je serais si heureuse de vous donner une peu de temps chaque jour ! Mais votre mère vous soigne avec dévouement, elle semble très bonne pour vous.

Une ombre douloureuse parut voiler soudain les grands yeux de Julienne.

— Oh ! oui, pauvre maman ! Et elle souffre tant de me voir malade !

Les petites mains maigres se joignirent sur la couverture, la malade ferma les yeux. Et, tout à coup, Noella vit des larmes couler lentement sur les joues trop blanches.

— Julienne, qu'avez-vous, mon enfant ?

La jeune fille ouvrit les yeux, un sanglot la serra à la gorge.

— Oh ! Mademoiselle, vous avez vu comme elle était, la dernière fois que vous êtes venue ! J'ai tant souffert ce jour-là ! Je crois que c'est depuis lors que je suis plus malade.

— Ma pauvre petite ! Mais si vous lui demandiez doucement de renoncer à cette triste habitude, pour l'amour de vous ?

— Oh ! je l'ai fait souvent, Mademoiselle ! Elle me promettait toujours ; pendant un peu de temps, en effet, elle cessait, et puis c'était à recommencer. Et elle dit alors des choses si étranges ! Elle parle du château de Sailles, de poison, d'enfant disparut... Oh ! que je souffre de la voir ainsi, mon Dieu, mon Dieu !

Elle sanglotait, la tête entre ses mains. Tendrement, Noella essaya de la consoler, elle parvint enfin à arrêter cette crise de larmes qui épuisait la pauvre enfant.

— Il ne faut pas vous désoler ainsi, ma chère petite, dit la jeune fille en essuyant maternellement les yeux rougis de la malade. Vous empêcheriez la guérison de venir vite, comme nous le souhaitons tous.

Julienne secoua lentement la tête.

— Oh ! je ne guérirai pas ! dit-elle avec un calme navrant. Depuis cette chute, je sens que je m'affaiblis chaque jour. Si ce n'était ma pauvre maman, je serais heureuse de m'en aller là-haut, près de Dieu. Mais quand je ne serai plus là, vous ne l'abandonnerez pas, cette pauvre mère ? Il faudra venir quelquefois lui parler du bon Dieu, car elle l'a oublié, elle ne pratique plus. M. Dugand non plus ne la laissera pas de côté. Il est si bon, lui aussi ! Il y a quelques jours, il est venu avec son oncle, un grand vieux Monsieur un peu froid, mais très bien. Celui-ci est revenu seul hier, il a donné à maman un peu d'argent pour m'acheter une bonne nourriture.

Noella n'ignorait pas l'arrivée du vieillard. Quatre jours auparavant, M. de Ravines, en revenant de l'usine, avait dit en se mettant à table !

— M. Dugand a en ce moment son oncle chez lui.

Hier, le vieillard était venu, accompagné de son neveu, rendre visite à Mme de Ravines. Il avait aussi demandé à voir Noella, mais la jeune fille se trouvait précisément en promenade avec son élève. Il avait annoncé qu'il reviendrait quelques jours plus tard, et ceci avait semblé à Noella d'heureux augure pour l'approbation attendue au projet de fiançailles conclu entre Stanislas et elle.

L'heure s'avancait, elle dut prendre congé de la jeune infirme. En traversant la petite pièce qui précédait celle où couchait Julienne, elle s'arrêta devant la mère occupée à reprendre quelques hardes.

— Je la trouve vraiment un peu mieux, ce matin, Madame Vaillant.

La femme leva vers elle un regard morne et secoua la tête.

— Le docteur avait hier en sortant un air qui ne disait rien de bon. Elle s'en va, ma Julienne, ma chérie !

— Je ne peux rien pour la sauver ! Il me faut la laisser s'en aller comme cela. Ah ! n'est-ce pas Dieu qui me punit !

Dans son regard passait une expression de farouche désespoir. Sa main tremblante saisit brusquement le bras de Noella.

— Dites, est-ce qu'on n'est pas quelquefois puni dans ceux qu'on aime ?

— Oui, quelquefois. Mais si on se repent, si on répare, Dieu peut pardonner.

La femme se dressa debout, ses yeux devinrent hagards.

— Réparer ? Comment voulez-vous que je répare ? Elle est morte, l'enfant a disparu ; et puis, si elles soupçonnent quelque chose, elles me tueront.

Elle s'interrompit brusquement et passa la main sur son front.

— Qu'est-ce que je dis ? Ne faites pas attention, je suis folle.

Un coup bref fut frappé à la porte. La femme alla ouvrir, et Noella vit se dresser sur le seuil la haute silhouette de M. Adrien Dugand.

— Ah ! Mademoiselle des Landies ! dit-il en saluant, Je suis très heureux de vous rencontrer, Mademoiselle, car je regrettais vivement de ne pas vous avoir vue l'autre jour à Rocherouge.

Il serra la main que lui tendait la jeune fille, s'informa des nouvelles de la famille des Landies, puis Noella s'éloigna pour regagner Rocherouge.

Dans son cerveau résonnaient encore les dernières paroles de Mme Vaillant. Quelle faute, quel crime peut-être, avait commis cette femme ? Elle était si absorbée dans ses pensées qu'elle n'entendait pas, derrière elle, un pas souple et pressé. Elle eut un léger sursaut lorsque s'éleva la voix de Stanislas.

— Mademoiselle Noella, je souhaiterais, si vous le permettez, vous parler un instant.

Elle se retourna, et, avec un sourire, lui tendit la main.

— Je permets volontiers. De quoi s'agit-il ?

— De notre mariage. Mon oncle, vous le savez, a enfin reparu.

— Oui, je viens de le voir chez la femme Vaillant.

— Il me laisse entièrement libre, comme je l'avais prévu. Et pourtant, je viens vous demander de me faire crédit un peu de temps encore pour l'officielle demande en mariage.

Noella le regarda avec une surprise intense à laquelle se mêlait quelque anxiété. Stanislas, se penchant un peu, prit sa main entre les siennes, et plongea son regard loyal et grave dans celui de la jeune fille.

— Mon oncle m'a révélé des faits qui peuvent transformer mon avenir. Mais n'allez pas vous inquiéter, surtout ? Quoiqu'il arrive, vous demeurerez toujours ma chère fiancée. Pardonnez-moi d'être si mystérieux ; je le répète, bientôt j'espère pouvoir éclairer cette énigme.

— J'ai toute confiance en vous, interrompit gravement Noella. J'attendrai tant que vous le jugerez utile, je ne douterai jamais de vous.

— Merci, Noella, ma douce sagesse, comme le dit si bien notre cher Pierre ! Et à bientôt, je l'espère. Priez beaucoup pour moi.

Il s'inclina, effleura de ses lèvres les doigts de Noella et s'éloigna rapidement dans un chemin transversal.

En cet endroit, la route était bordée d'épais fourrés. Blottie derrière un buisson, une femme enveloppée d'une mante brune regardait et écoutait les deux jeunes gens. Et ses yeux noirs brillaient d'un feu sauvage en s'attachant sur Stanislas Dugand.

En rentrant à l'usine, l'ingénieur s'en alla vers les ateliers. M. Holker et M. de Ravines y arrivèrent presque aussitôt, on discuta un nouveau type d'automobile, et l'heure du déjeuner était passée de vingt minutes lorsque Stanislas put enfin regagner son pavillon.

Dans la petite salle à manger où un couvert à deux était dressé, Martin Régent se trouvait assis, le front entre ses mains. Il redressa la tête à l'entrée du jeune homme et se leva.

— Je vous ai fait bien attendre ! Il fallait commencer sans moi, mon bon oncle.

La protestation qui allait sortir des lèvres du vieillard s'arrêta net à l'entrée de la servante apportant le premier plat. Stanislas prit place à table, et l'ex-intendant s'assit en reculant un peu sur le côté le couvert que la servante mettait tout naturellement en face de celui de l'ingénieur. Or, Martin Régent estimait que là n'était pas sa place, et, malgré les observations affectueuses du jeune homme, s'obstinait à faire chaque jour ce petit manège destiné à sauvegarder les distances entre le duc de Sailles et son serviteur.

— Laissez-nous, Adolphe, nous vous sonnerons lorsque nous aurons besoin de vous, dit Stanislas à la servante qui allait et venait dans la salle, sous prétexte de ranger ceci ou cela, ou d'enlever quelques grains de poussière oubliés sur un meuble.

— Parlons bas, car elle pourrait écouter derrière la porte, dit Stanislas. Eh bien ! cette Bertine a-t-elle laissé échapper quelque chose ?

(à suivre)